


TAYLOR INSTITUTION
DOMINUS ILLUMINATIO MEA

DOLBREUSE,

OU

L'HOMME DU SIECLE.

HISTOIRE PHILOSOPHIQUE.



De Longe Peintre de L'Empereur Inv. L. S. Berthet Sculp.

DOLBREUSE.

DOLBREUSE,

OU

L'HOMME DU SIECLE,

Ramené à la Vérité par le Sentiment & par la Raison.

HISTOIRE PHILOSOPHIQUE.

Par M. LOAISEL DE TRÉOGATE.

> Nous ne vivons que deux momens ;
> Qu'il en soit un pour la sagesse.
> *VOLTAIRE.*

PREMIERE PARTIE.



A AMSTERDAM;
Et se trouve A PARIS,
Chez BÉLIN, Libraire, rue Saint-Jacques, près Saint Yves.

M. DCC. LXXXIII.



PRÉFACE.

DANS quelque genre que l'on écrive, on doit ſe propoſer d'être utile. On doit avoir pour objet de contribuer, au moins en quelque choſe, au bien public. Mais tous les efforts du génie & de l'eſprit, conduiſent rarement à ce grand but. Des Auteurs bien intentionnés, des Philoſophes moraliſtes ont ſouvent traité des matieres importantes pour notre bonheur, ont exercé leurs talens ſur des ſujets qui embraſſoient l'humanité entiere, ſans produire aucun changement ſenſible dans les mœurs. Pourquoi cela? C'eſt que preſque tous ſe ſont égarés dans les ſpéculations d'une fauſſe métaphyſique, & qu'aucuns n'ont ſaiſi le véritable principe des regles de la morale; c'eſt qu'ils ont trop

négligé la connoiſſance de l'homme phyſique, & que la plupart d'entre-eux n'ont pas vu d'aſſez près les hommes. Eloignés du grand théatre où l'on apprend à les connoître, par ce goût de la retraite ſi naturel à tous les ſages, ils n'ont pu obſerver l'influence de l'eſprit de ſociété ſur le cœur humain; l'influence qu'il reçoit des uſages, du progrès des lumieres & des vices, ni par conſéquent acquérir la ſcience néceſſaire pour combattre avec fruit ſes habitudes dépravées.

Avant d'écrire, même des ouvrages d'imagination qui doivent offrir un but d'utilité comme les autres productions de l'eſprit, il faudroit que l'on eût toujours un fond d'expérience & d'obſervations, d'où dérive & procede, pour ainſi dire, cette ſagacité philoſophique qui diſtingue les nuances les plus fugitives, les effets les plus imperceptibles des paſſions, & en tire ces

combinaiſons & ces réſultats qui, raſſemblés un jour par des mains habiles, formeront une ſomme de matériaux ſuffiſante enfin pour achever le grand édifice de la morale.

Cependant, pour nous amener & nous intéreſſer à la pratique du bien, ce n'eſt pas le tout encore d'avoir obſervé; ce n'eſt pas le tout de calculer, de ſaiſir exactement le produit des abus & des vices ſur la ſcene changeante de la ſociété, il faut (aujourd'hui particuliérement, qu'on veut une forme dramatique à preſque tous les ouvrages de l'eſprit) poſſéder l'art plus difficile qu'on ne penſe, de montrer l'homme en action; il faut ſavoir tracer avec des couleurs propres, & ſur-tout avec énergie, ſes vertus, ſes vices, ſes peines, ſes plaiſirs, & mêler habilement le langage d'une philoſophie ſéduiſante, à l'intérêt des ſituations. Pour exercer ſur les eſprits l'empire du talent & de la vérité,

peut-être faut-il être doué de cette ſenſibilité active & féconde qui recherche & ſait inſpirer toutes les émotions, qui répand ſur les objets qu'elle repréſente, & ſur les idées qu'elle veut faire adopter, toutes les grâces & toutes les beautés des tableaux les plus frais de la nature; peut-être faut-il pouvoir marquer ſes travaux de l'empreinte d'une imagination brillante & paſſionnée, & donner à ſon ſtyle ces mouvemens tour-à-tour véhémens & doux, qui agitent l'ame en ſens contraire, & la rempliſſent d'un enthouſiaſme qu'elle eſt toujours prompte à communiquer.

Ce ſont les génies de cette trempe qui ont de l'influence ſur leur ſiecle, & qui operent des révolutions dans les mœurs. La raiſon froide, qui, à le bien prendre, eſt cependant la raiſon, n'eſt pas du reſſort de tout le monde. Sa marche eſt inſenſible;

ſa voix n'eſt entendue que d'un petit nombre, & les hommes qu'elle ſéduit, ſont toujours ceux qui ont le moins beſoin qu'on les éclaire. Dans un tems enfin, où tout nous invite à créer & à jouir, où nous avons une ſenſibilité moins profonde à la vérité, mais plus inquiete & plus avide de jouiſſances nouvelles ; dans un tems où l'imagination fait les frais de tous les plaiſirs, peut-être faut-il parler davantage à l'imagination, & revêtir les idées de la raiſon des images de la volupté. Peut-être, à l'époque où nous ſommes, eſt-il beſoin de peindre Minerve avec les traits de Vénus, & de donner une phyſionomie riante à la Sageſſe, afin de la rendre un objet de ſéduction pour les cœurs corrompus.

Le but de l'Ouvrage que nous mettons au jour, eſt de remettre en honneur parmi nous l'amour conjugal, dont le nom ſeul

eſt preſque devenu un ridicule ; de ramener les meres aux ſentimens de la nature, de faire ſentir le prix des plaiſirs faciles & trop négligés de la vie libre & innocente des campagnes, & d'arracher au luxe & à la corruption des villes, des hommes nés loin des villes, des hommes nés pour reſſentir & inſpirer le goût de cette ſimplicité antique qui nous rapproche de notre état primitif, & peut-être de notre deſtination.

Nous ſommes bien loin de nous ſuppoſer les talens qu'on a droit d'attendre de celui qui donne des tableaux d'hiſtoire dans la vue de réformer les mœurs. Nous ſommes encore plus éloignés de nous flatter d'avoir fait quelques pas ſur les traces de ces génies privilégiés, qui attirent ſur eux les regards de leur ſiecle, & impriment un mouvement au monde intellectuel. Le genre dans lequel cet Ouvrage eſt écrit, nous ſauve du ridi-

cule d'une pareille prétention. Si cependant, pour introduire quelque vérité dans l'esprit, & quelque sentiment vertueux dans le cœur, il suffisoit d'en être pénétré, & si pour toucher les autres c'étoit assez d'être touché soi-même; si s'arrêter avec complaisance sur les peintures de l'innocence & des bonnes mœurs, sur les tableaux de l'amour dans le mariage, de l'amour pur & consacré par les loix; si se laisser aller à tous les mouvemens d'une ame dont la vertu est le premier besoin, & sur laquelle les idées d'ordre & de perfection firent toujours une impression profonde; si peindre ce qu'on a vu, exprimer ce qu'on a senti, donnoit des droits à l'indulgence; si le plaisir enfin de revenir sur son travail, plaisir qui n'est ni la conscience du talent, ni le transport mal-adroit d'un esprit aveuglé sur son insuffisance, mais qui n'est autre chose que l'assurance consolante d'avoir écrit des choses hon-

nêtes ; ſi ce plaiſir ſi doux & ſi légitime étoit le garant du bon accueil qu'un Livre doit recevoir dans le Public, il nous ſeroit permis, en publiant celui-ci, de concevoir quelque eſpérance de ſuccès.



DOLBREUSE,



DOLBREUSE,

OU

L'HOMME DU SIECLE,

Ramené à la Vérité par le Sentiment & par la Raison.

HISTOIRE PHILOSOPHIQUE.

L'ART d'être heureux dans le monde, n'est que le talent de fixer plus ou moins long-tems des images fugitives. Ce bonheur, objet perpétuel de nos voeux & de nos soins, que nous envisageons de tant de manieres, & sous tant

de couleurs différentes, eſt une lueur trompeuſe & lointaine, vers laquelle nous marchons par des chemins divers, plus ou moins directement, ſelon que nous avons la vue plus ou moins troublée par nos paſſions. Mais cette lueur s'éteint avant que nous ayons pu même en approcher, & nous laiſſe dans les ténebres. L'homme lui-même paſſe comme un nuage, que chaſſent ou qu'abſorbent d'autres nuages également prompts à s'évanouir. Ses deſirs & ſes beſoins, en ſe multipliant, reſſerrent de plus en plus les limites de ſa fragile exiſtence. Le théatre où il joue, ſe renouvelle ſans ceſſe; & à tous les changemens de Scene il voit diſparoître un parent ou un ami, & ſent tarir en ſoi la ſource de tous ſes plaiſirs. Convaincu de ces triſtes vérités, je veux, s'il ſe peut, remplir avec fruit la meſure de tems qui me reſte à parcourir dans la carriere de la vie, & dérober mes derniers jours au danger d'un loiſir contemplatif. Avant de rendre mon corps aux élémens dont il n'eſt qu'une modification paſſagere, je veux offrir à mes ſemblables un abrégé de morale, d'autant plus utile

que tout y sera mis en action, que les maximes y naîtront naturellement des plus douces images, & que l'ame & quelquefois la raison y parleront sans effort & avec simplicité le langage qui convient à l'un & à l'autre.

Ce livre est moins le récit des événemens de mes premieres années, que l'histoire courte & vive de mes passions & de mes sentimens. Puisse-t-il persuader aux gens de bien que l'ingratitude & l'injustice des hommes ne détruisent point la récompense de la vertu; & que le contentement intérieur qu'elle donne quand on la pratique en dépit des maximes reçues & de l'exemple universel, dédommage avec usure du malheur de n'en trouver le prix qu'au-dedans de soi! Puisse-t-il garantir ceux qui débutent dans le monde, de la contagion des vices accrédités, leur faire distinguer l'ombre de bonheur qui est à la portée de leurs sens grossiers, & leur indiquer le seul qu'ils doivent raisonnablement poursuivre & espérer d'atteindre ici bas! Puisse ce livre enfin leur apprendre à économiser

les ressources du bel âge, à profiter de leur printems ! Jeunesse, riante saison de la vie, qui ne semblez faite que pour être une jouissance prolongée, faut-il que l'homme vous rende si funeste à son repos, quand vous fuyez si rapidement, quand vous ne brillez qu'une fois, & ne devez jamais renaître pour lui ! Faut-il qu'il arrache, qu'il foule aux pieds lui-même la couronne de roses dont vous aimez à parer son front, & qu'il prenne plaisir à mêler ses pleurs à la coupe d'ambrosie que vous lui présentez ! Ne peut-il garder son bonheur ? Est-ce un besoin de sa nature ? est-ce pour lui une nécessité de craindre & d'appeler les orages, de se déplaire dans l'ordre ainsi que dans le désordre, & de n'être heureux que dans l'avenir ? La vie est-elle pour tout le genre-humain le tourment d'Ixion ? Hélas ! poussés, cahotés sur cette terre de tumulte & d'exil, par le torrent des années & des jours, nous la baignons de nos larmes, sans doute pour y laisser la trace de nos miseres, pour dire au voyageur qui vient après nous, de ne pas rallentir sa marche ; & tous les vestiges de

douleur que nous laiſſons ſur la route, ceux de nos travers, de nos foibleſſes, ſont autant de monumens funebres, placés de diſtance en diſtance ſur le chemin de la vie, pour effrayer les générations à meſure qu'elles paſſent ſur ce globe, & qu'elles ſont tentées de s'y arrêter.

Avant de commencer cette hiſtoire, je ſens déja de combien d'amertumes vont être empoiſonnés les ſouvenirs de tant de beaux jours, dont la ſeule idée me remplit encore d'enchantement. Bien des fois la plume me tombera des mains; bien des fois ces caracteres diſparoîtront ſous des ruiſſeaux de larmes. Ah! comment lier, comment achever tant de récits divers, ſi ma penſée s'arrête trop long-tems ſur les affligeantes images qu'il me faudra quelquefois reproduire, & ſi mon eſprit ne retient pas les élans de mon cœur. N'importe : ma tâche eſt commencée, il faut la finir. Je ſuivrai le cours de mes idées tout inégal, tout incertain qu'il ſera; je les rendrai telles qu'elles naîtront & ſe ſuccéderont en moi, ſans jamais les contraindre ni les alté-

rer. Il est tant de bisarreries dans l'esprit humain ; pourquoi s'étonneroit-on de cet écrit ? Ames sensibles ! c'est à vous de suppléer aux endroits effacés, & d'achever les tableaux que je n'aurai pu finir.

Déja mon œil attendri se promene sur le théatre de mes premiers plaisirs & de mes dernieres amours. Quoiqu'absent de ces douces retraites, je revois toujours l'imposante vétusté de la demeure où vécut & mourut la foule de mes peres, les jardins qui s'embellissoient de la présence d'une épouse, les parterres qui fleurissoient pour elle. Je revois .... hélas ! ... triste & prosterné j'embrasse encore, je baigne encore de mes larmes les deux tombes fraîchement élevées dans l'enceinte de ces lieux chéris. O mon pere ! ô ma mere, ô mes respectables ayeux ! du fond de vos tranquilles mausolées, jettez un regard bienveillant sur un fils peu digne de vous peut-être, mais qui ne cessa jamais de chérir votre mémoire. Donnez-lui l'ame qui vous

fit agir dans ces jours de gloire, dont la patrie se souvient encore, dans ces jours de bienfaisance que bénit & admire sans cesse la postérité des heureux que vous fîtes. Et si la flâme de la vertu peut remplacer la flâme du génie, cet écrit utile aux foibles, & cher aux cœurs honnêtes, m'obtiendra une place honorable auprès de vous dans le tombeau.

Dans la Province de Bretagne, au milieu d'une plaine fertile, s'exhaussent deux antiques châteaux, qui ne sont séparés l'un de l'autre, que par une grande prairie, où coule la riviere d'Aoust. Dans une de ces retraites, le Marquis Dolbreuse me donna le jour; dans l'autre, naquit Ermance, fille du Baron de Nicephore. La même aurore éclaira sa naissance & la mienne. Nos premieres voix, ces premiers cris d'un être qu'on arrache au néant, qui semble tomber avec regret dans la vie, se firent entendre en même tems. Une joie sans exclusion, qui s'étendoit également sur les deux nouveaux nés, remplit d'un égal enchantement nos deux vertueuses

familles. Un berceau commun nous reçut l'un & l'autre, le même ſein nous alaita.

Le Baron & mon pere, tous les deux puiſſamment riches, tous les deux retirés du ſervice, après s'être montrés long-tems & avec diſtinction dans les premiers poſtes de l'armée, étoient unis par cette étroite amitié dont le dixieme ſiecle offrit des modeles. Le noble déſintéreſſement, la confiance ſans réſerve, la probité ſévere, ces vertus que nous ne connoiſſons aujourd'hui que par le regret de les chercher vainement parmi nous, cimentoient cette liaiſon affermie par un commerce de trente années. Ils avoient ſervi dans les mêmes guerres, partagé les mêmes dangers, les mêmes plaiſirs & les mêmes fatigues. Ils ne pouvoient ſe quitter, ſe paſſer l'un de l'autre. Si mon pere ſortoit pour viſiter ſes domaines, ſes pas ſe dirigeoient, ſans qu'il y ſongeât, vers la demeure de ſon compagnon d'armes. Le Baron deſcendoit-il ſous ſes avenues, il prenoit toujours celle qui conduiſoit au château de mon pere; & quand il croyoit

chercher le frais des ombrages, il ne cherchoit que ſon ami. Ermance coûta la vie à ſa mere, qui mourut ſix ſemaines après lui avoir donné le jour. La mienne lui ſurvécut ſeulement de quelques mois. Veufs tous les deux & preſque en même tems, ils parurent ſe rapprocher encore par cette triſte uniformité de leur deſtinée. Devenus inſéparables, ils s'appuyerent l'un ſur l'autre, réunirent leurs courages, raſſemblerent leurs forces pour ſupporter cette double perte. Ils réſiſterent; mais ils eurent beſoin de toute la puiſſance d'une amitié comme la leur pour ne pas ſuccomber. Il n'eſt point de chagrin, quelque profond qu'il ſoit, dont un ami ne ſurmonte la violence. Le cœur qui ſaigne veut être ſoulagé; ſes cris demandent des ſecours; & s'il voit une main bienfaiſante s'approcher de lui doucement, ſe rougir ſans répugnance du ſang de ſa bleſſure, il ne la voit point ſans ſurpriſe & ſans émotion. Pendant qu'il admire & qu'il s'attendrit, il ſent moins ſa ſouffrance; & dès qu'un autre ſentiment ſe mêle à celui de la douleur, elle n'eſt plus ſans remede. En s'épanchant elle s'adoucit

& se dissipe bientôt; comme une vapeur dégagée d'un corps en fermentation perd son action dangereuse en se répandant dans l'atmosphere. La voix d'un ami charme tous les maux, endort toutes les peines. C'est la lyre d'Orphée qui désarme les furies, qui assoupit les monstres. Mais l'homme à plaindre, l'homme vraiment malheureux, c'est celui que la fortune isola parmi ses semblables, qui montre vainement son cœur ensanglanté, & réclame, sans être entendu, le sourire d'un ami.

Je passe sur ces premieres années de l'homme, où son ame encore inactive est enchaînée dans des organes imparfaits. Je viens à cette époque de l'existence où son esprit reçoit des perceptions, son cœur des sentimens; où enfin il met un pied dans le monde moral.

Dès que nous découvrîmes en nous une puissance nouvelle, une faculté de plus, nos yeux s'habituerent à se voir, nos cœurs à s'entendre; nous entrâmes dans la saison d'aimer. Séparés, nous connûmes le vuide de la solitude, les sou-

cis de l'abſence. Réunis, nous jouîmes du paſſage de l'inquiétude à la joie ; nous trouvâmes l'uſage des ſoupirs, & le plaiſir des douces careſſes. Un immenſe rideau ſe tira devant nous, & un ſpectacle animé remplaça ſoudain le tableau muet de nos premiers ans. Le ciel déploya ſa richeſſe & ſa pompe à nos regards. Pour la premiere fois nous nous pénétrâmes du ſentiment de la belle nature. Pour la premiere fois le chant des oiſeaux nous parut une muſique délicieuſe, le murmure de l'onde, une invitation aux paiſibles langueurs, & le bruit léger des feuilles agitées par le zéphyr, nous peignit le trouble d'un cœur doucement emû par l'amour. Bientôt j'apperçus ſur le viſage d'Émance un aſſemblage de traits fins, de linéamens délicats. Je détaillai ſes charmes, & je connus l'admiration. Je comparai ſes levres à la roſe, ſes mains au lys, ſon haleine aux parfums les plus doux. Bientôt je ne la comparai plus à rien. Quand on fait d'une mortelle le plus bel objet de l'univers, on eſt bien près d'en faire une Divinité. Ses yeux m'apprirent que ſon eſprit

faiſoit les mêmes remarques, ſon cœur les mêmes progrès, & que toute la magnificence de la nature diſparoiſſoit auſſi pour elle, quand nous étions à côté l'un de l'autre.

Inſenſiblement nous nous trouvâmes pris dans des nœuds difficiles à rompre. Nous les vîmes tiſſus de fleurs, & il nous parut doux de les groſſir encore. La nature nous diſoit de ſuivre l'attrait qui nous pouſſoit l'un vers l'autre, d'obéir à la ſympathie, & nos cœurs nous diſoient d'écouter la nature. Sans nous arrêter, ſans nous détourner, dans toute la ſécurité de l'innocence, nous ſuivions la pente ſi facile & ſi riante, où la candeur & la tendreſſe étoient nos guides. Dans l'âge heureux de la confiance & de l'eſpoir on ne connoît de mal que les obſtacles au bonheur, de bien que le contentement des deſirs ; & en eſt-il, en doit-il être d'une autre eſpece, tant que le vice n'a point dépravé nos penchans ? Ah ! s'il eſt un moment fortuné dans le cours des années de l'homme, c'eſt le moment où ſes paſſions, exemptes de la contrainte qui les dénature,

& conſervant un juſte équilibre entr'elles, n'ont que le dégré de force qui leur convient pour devenir des inſtrumens de félicité ; c'eſt alors que mille eſprits de vie circulent, abondent dans ſes fibres ; & que, ſavourant pour ainſi dire toute ſon exiſtence, il ſe ſent délicieuſement inveſti du jour qu'il ne voit luire que pour ſon bonheur ; c'eſt alors que la franchiſe, le courage, la bonté, l'amour naiſſant, que mille paſſions, douces & actives, pénétrant & élevant à la fois ſon cœur, le garantiſſent de l'ivreſſe dangereuſe, & de la frénéſie qui conduit au crime ; alors, que d'innocens plaiſirs, que les plaiſirs de la nature, ſe multipliant à l'envi ſous ſes pas, viennent prolonger, vivifier le ſentiment fugitif de ſon exiſtence, & embellir à ſes yeux les images du préſent, ſans jamais l'égarer dans un obſcur lointain, ſur les ſcenes trompeuſes de l'avenir.

Nous ne fûmes point élevés par des ſages, mais par deux hommes, qui, bien que nés dans le dix-huitieme ſiecle, tenoient encore aux

mœurs antiques, & sur-tout à l'esprit exalté de l'ancienne Chevalerie. Ils regrettoient ces tems où l'on faisoit la guerre aux Sarrazins en Orient, ou les Paladins, ornés des rubans & des chiffres de leurs maîtresses, couroient les monts & les bois, & combattoient en champ clos pour mériter le sourire de la beauté. Ils préféroient les vieilles Romances, les vers des anciens Troubadours, aux chefs-d'œuvres de notre Poésie moderne; l'Arioste, les Romans Espagnols, & sur-tout Dom Guichotte, à tout ce que nos Historiens & nos Philosophes ont écrit de plus admirable & de plus profond. Ils croyoient aux incroyables exploits des Roland, des Ferragus & des Renaud de Montauban; savoient par cœur toutes les aventures des Chevaliers errans des onzieme & douzieme siecles; & passoient les longues soirées d'hiver à nous les raconter. La satyre vive des mœurs actuelles se mêloit à ces éternels récits, & l'enthousiasme qu'ils y mettoient passoit quelquefois jusqu'à nous. Le merveilleux a tant d'empire sur la jeunesse! Nous lûmes ces livres que le Baron & le Comte regar-

doient comme les ſeuls capables d'enrichir notre eſprit de connoiſſances utiles, & de remplir nos cœurs de grands ſentimens. Mais ces hiſtoires fabuleuſes ne nous cauſant qu'une admiration ſtérile, nous étonnoient ſans nous ſatisfaire. Des caracteres exagérés, l'étalage de la fauſſe nature, la métaphyſique de l'amour, ne pouvoient éveiller en nous cet avant-goût des voluptés de l'ame pour leſquelles nous étions nés, que nous deſirions ſans les connoître, & que nous appellions déja par des ſoupirs involontaires.

Le haſard nous procura les Tragédies de Racine. Avec quelle avidité nous parcourûmes ce code ſublime de tendreſſe & de grands ſentimens! Nous nous mîmes à l'uniſſon des perſonnages. Là, nos cœurs ſe virent dans divers tableaux, comme dans un miroir enchanteur. Ils treſſaillirent de la joie de ſe connoître, du charme de goûter une vie toute nouvelle, & d'en eſpérer une plus délicieuſe encore. Pendant

long-tems nous ne voulumes point d'autre livre que celui-là.

Dès que l'habitude de comparer eut commencé à développer en nous le sentiment du goût, & que nous fûmes plus en état de juger; quand nous eûmes une idée de la beauté essentielle des choses, nous lûmes, nous admirâmes les différentes productions du génie, mais pour revenir toujours avec un nouveau plaisir au Poëte immortel dont nous avions senti le prix dès le moment que nous avions commencé d'aimer. Cependant nous fûmes distraits dans cette lecture intéressante, par la lecture d'un ouvrage plus fait encore pour toucher des Amans comme nous. C'étoit la Nouvelle Héloïse. Qu'on juge de son effet sur de jeunes cœurs que le besoin des grandes émotions tourmente, & qui n'ont encore éprouvé que des passions douces. Pour la premiere fois nous fûmes troublés, ravis, enivrés. Pour la premiere fois nous bûmes à longs traits le philtre de l'amour; mais nos cœurs ne furent électrisés par le sentiment, que
pour

pour être aggrandis par la vertu. Plus nous vîmes de félicité dans les nœuds qu'il cimente, plus nous reconnûmes qu'ils n'ont de force & d'attrait que par l'inaltérable pureté des ames ; & en nous faisant un devoir sacré de l'amour, nous nous fîmes une obligation plus sainte de la sagesse. Les épreuves de Julie & de Saint-Preux nous apprirent qu'une foiblesse excusable entraîne dans des écarts qui ne s'excusent pas ; que le premier soupir de la tendresse est presque toujours le signal de l'infortune ; & que le besoin d'aimer, inséparable de la condition d'homme, n'est souvent que le besoin de souffrir. Nous versâmes des torrens de pleurs sur ces deux victimes d'une passion si digne d'être couronnée. Mais quand nous fûmes à cette lettre presque révoltante, où Julie annonce à son Amant qu'elle est liée au destin d'un époux par une chaîne indissoluble, un étouffement subit, inexprimable, nous saisit en même tems tous les deux. Une idée rapide, effrayante, la crainte d'être séparés nous frappa, nous rapprocha l'un de l'autre ; & nos bras se trouverent entrelacés,

nos viſages unis, nos larmes & nos ſoupirs confondus, ſans que nous euſſions même ſongé à nous livrer à ce vif & tendre embraſſement. Mais Ermance, pleine encore de la morale répandue dans ces lettres ſublimes, comme effrayée d'elle-même, me repouſſe tout-à-coup & s'arrache de mon ſein. Hélas! j'étois auſſi éloigné de ſoupçonner le crime que de le commettre. En la ſerrant dans mes bras, je cédois au mouvement invincible qui m'entraînoit vers elle; & ce charme ſi pur n'étoit altéré par aucun deſir qu'eût pu déſavouer la ſageſſe.

Cet ouvrage produiſit en nous une grande métamorphoſe. Nous devînmes plus tendres, plus épris l'un de l'autre; mais Ermance fut plus réſervée. Elle fit des vœux pour que mon amour s'accrût; mais elle deſira que je le fiſſe moins éclater. Elle eſpéra plus d'ardeur de plus de contrainte, & plus de jouiſſance de plus de privation.

Tous les hivers nous allions paſſer quelques mois dans une grande ville de la province. Mais

le tems que les jeunes personnes de son âge employoient à meubler leur cerveau des petites formules de la coquetterie, à étudier l'art de substituer la beauté de convention à la beauté primitive & simple de la nature, Ermance le consacroit à cultiver, à éclairer sa raison. Rousseau devint son auteur de choix. Elle passoit les jours, les nuits, à le lire, à le méditer ; & à part ses erreurs, ses idées bizarres & systématiques, qu'elle ne cherchoit point à justifier, par-tout il pensoit ce qu'elle eût pensé, par-tout elle reconnoissoit le langage de son cœur. La vénération de ce Philosophe pour ceux de l'antiquité, lui donna l'envie de s'entretenir avec ces illustres Morts. Tous lui passerent sous les yeux. Elle puisa dans ces précieux dépôts confiés à la postérité, comme à la source de la modération, de la sagesse & de l'humanité; mais elle fut en garde contre les sophismes & les écarts du génie. Elle discuta, pesa les différens systêmes, les soumit tous à l'examen de sa raison précoce & peu ordinaire, perça les nuages élevés par l'erreur, quelquefois par l'orgueil autour de la vérité, sans

jamais perdre le fil de la nature qu'elle avoit adoptée pour guide ; & elle en revint plus invariable dans les principes vrais & simples, auxquels elle tenoit déja par des nœuds si forts.

Sa prétention n'étoit point d'être la femme savante de son siecle, de connoître la loi éternelle de la nature. Elle ne vouloit pas acquérir, encore moins étaler, une vaine érudition. Persuadée que l'homme est plus près de la vertu que du génie, & qu'il n'a pas besoin de la science pour trouver le bonheur, elle craignit de s'enfoncer dans le dédale des vérités abstraites & spéculatives. Ses recherches n'avoient pour objet que de savoir la regle commune des devoirs de son sexe. Elles devoient se borner à ce qui importoit à sa tranquillité ; à la connoissance des vertus domestiques ; de celles qu'exige le pacte social ; à la connoissance générale des loix de l'univers ; des rapports de l'homme avec l'homme, avec un principe universel & intelligent. Elle cherchoit à raisonner l'estime, la haute opinion qu'elle avoit de son ame.

Mes réflexions n'étoient encore que des sentimens; les siennes étoient des jugemens motivés, où elle s'arrêtoit par un choix volontaire. J'avois part à toutes ses lectures; mais à mesure qu'elle m'instruisoit, ses connoissances augmentoient, & j'appercevois toujours une distance immense d'elle à moi. Les richesses de l'ame ont cet avantage, qu'elles augmentent en se communiquant. Ermance avoit toute la philosophie d'un sage, quand ma raison avoit à peine fait quelques progrès. A la surprise qu'excitoit son esprit, se joignoit l'enchantement qu'inspiroit sa beauté. Une bienfaisance active & délicate, une sensibilité ardente, mais épurée par le feu sacré qui brûla dans l'ame des Artemise & des Camma; un courage fait pour être inébranlable dans le parti de la raison, pour se soustraire aux préjugés les plus consacrés par l'autorité de la force & du tems, quand ces préjugés sont nuisibles aux intérêts de la société; une constance armée contre les revers, contre les maux qui ne sont que de la nature, un caractere profond & inaltérable, par lequel une ame ne ressemble qu'à elle seule, & qui

déſigne un être privilégié ; tels étoient à dix-huit ans les autres avantages de cette fille incomparable.

Quoique l'amour ſoit, comme on dit, un bon maître, je tentai vainement de ſuivre ſes traces. J'étois né bon, généreux, ſenſible ; mais un eſprit ſuſceptible de moins de perfectionnement, une conſtitution moins heureuſe ſans doute, me laiſſoient trop peu de force pour marcher d'un pas égal dans la même carriere ; & la nature ne m'avoit pas donné cette ſagacité rare, ſur-tout chez les femmes, qui parcourt une longue chaîne d'idées, & qui caractériſoit mon Amante. Elle ne m'avoit donné ni ce coup-d'œil actif & prompt à ſaiſir l'enſemble des objets, ni cette vigueur d'entendement qui font les grands hommes dans tous les genres. Je tâchois d'y ſuppléer par des ſentimens, par la vivacité d'une imagination portée au bien, & qui croiſſoit de jour en jour.

Bientôt je déſeſpérai de l'égaler. Me voyant ſi au-deſſous d'elle, je craignis de la perdre.

Moins on croit mériter le bien dont on jouït, plus, ſans doute, on eſt troublé dans ſa poſſeſſion. Et c'eſt alors qu'on s'en juge indigne, que l'on y a le plus de droit peut-être ; car un pareil ſentiment eſt toujours eſtimable, quand il eſt cette humilité de la modeſtie, qui ne ſait voir le mérite que dans les autres ; & non cette humiliation du vice qui craint le parallele avec la vertu.

Auſſi formée que ſi elle avoit vécu pluſieurs années dans les villes, Ermance avoit paru dans les cercles, avec cette aiſance & cette politeſſe qui annoncent une perſonne accoutumée aux égards & aux manieres du grand monde. Sans les rechercher, ſans y être attentive, elle recevoit déja tous les hommages ; & je ſentois qu'en la voyant il n'étoit pas plus poſſible de ſe défendre de l'amour, que de l'admiration ; je ſentois que les partis les plus diſtingués alloient s'offrir à l'envi.

» Tu vas voir tous les hommes à tes genoux,

lui dis-je un jour. Ils s'applaudiront tous d'y porter en tremblant, & même ſans eſpoir, le tribut légitime & fortuné que tout réclame en toi. Mais l'orgueil d'exercer ton facile empire ſeroit-il l'aliment qui conviendroit à une ame comme la tienne ? Te feroit-il abandonner l'heureux compagnon de ton enfance, celui que ta voix, que tes leçons inſtruiſirent à bien faire, & à qui tes yeux commanderent d'aimer, avant même qu'il ſe connût ; l'homme, enfin, qui peut ſeul t'apprécier, t'eſtimer ce que tu vaux, & qui ne ſeroit plus rien parmi ſes ſemblables, s'il perdoit, ſans mourir, l'objet ſans lequel déſormais il ne doit plus vivre. ».

Ermance me ſourit tendrement, me conſole par ces paroles : « S'il y a des êtres qui n'ont que des ſens gouvernés par des caprices ; s'il eſt, ainſi qu'on le dit, des femmes mobiles comme la mode dont elles ſont les eſclaves, & qui n'ont de conſtance que dans le vœu de tout ſubjuguer, je les plains & bénis le ciel de ne m'avoir pas donné l'envie de leur reſſembler. Tout change, dit-on,

dans la nature tout ce qui ne dépend pas de nous, je le conçois ; mais la vertu qui nous appartient ne change jamais. Un ſage eſt toujours ſage, & le peut parce qu'il le veut, parce qu'il ne voit rien de meilleur pour lui que la ſageſſe : & à moins de l'anéantir, il n'eſt pas d'effort qui puiſſe lui ôter le goût du beau, ni effacer en lui cette empreinte heureuſe qui n'y fut point jettée par la main des hommes. J'ai vu dans les livres que nous avons lûs, bien des raiſonnemens, bien des déciſions ſur les deſtinations de la vie, & ſur le ſouverain bien ; mais tous les livres m'en ont moins enſeigné là deſſus que mon cœur. Il ne m'a point appris en quoi conſiſte le plus haut degré de félicité dont la nature humaine eſt ſuſceptible ; mais il m'a dit que mon bonheur étoit en moi, que je ne ſerois heureuſe que par l'amour, que l'amour ſeul pouvoit adoucir, transformer en plaiſirs les peines de la vie. Tu me l'inſpiras ce ſentiment profond dont je m'honore, parce qu'il eſt pur comme la ſource dont il émane ; & la mort ſeule pourra me l'arracher. Un autre viendroit m'offrir ſes vœux avec plus d'avantages extérieurs,

plus d'amour, plus de vertus que j'en découvre en toi; je les rejetterois, parce que son amour, ses vertus & tous ses avantages ne seroient pas les tiens; parce que je ne puis, ni ne dois reprendre un cœur qui t'appartient par le don tacite & irrévocable que je t'en ai fait depuis long-tems; parce qu'enfin tu es l'homme que me destinoit la nature. Le véritable amour est un comme le Dieu bienfaisant qui le fit naître, & on ne l'éprouve qu'une fois dans la vie (*). Ah! si je devois changer un jour; si la flamme dont il m'est si doux de brûler aujourd'hui devoit faire place à d'autres feux qui ne t'auroient plus pour objet, il ne me resteroit qu'à prévenir l'horreur de survivre ou à la perte de mon estime ou à l'idée du néant de la vertu ».

Mille rayons de joie pénetrent dans le fond de mon ame, se réfléchissent sur tous mes traits:

(*) Voltaire a dit:

On n'aime qu'une fois; c'est toujours la premiere.

nous nous aimions ſans nous l'être dit : nos ſermens étoient écrits dans nos cœurs long-tems avant que nos bouches euſſent prononcé le mot d'amour. Par un inſtinct délicieux, ſans jamais nous être interrogés ſur la nature de nos penchans, nous ſerrions de jour en jour le plus tendre lien ; & ces aveux qui nous échappoient pour la premiere fois à l'un & à l'autre, étoient moins une premiere déclaration que le langage & les inquiétudes de deux amans qui depuis long-tems ſe ſont jurés une foi réciproque.

Ermance avoit ſu revêtir ſon ſentiment de tout l'aſcendant de la vertu ; non de cette vertu auſtere & préſomptueuſe que tout effarouche, qui ſe replie orgueilleuſement ſur elle-même & ne ſourit qu'à ſon image ; mais de celle qui reſſerre tous les nœuds & les embellit, qui brille de la ſérénité du bonheur & la communique ; qui touche le vice même & lui arrache un hommage ſecret qui ſe décele par les marques viſibles de la triſteſſe & du remords.

Quelquefois dans des conversations simples & pleines d'intérêt, elle gémissoit avec moi sur les travers qu'elle avoit remarqués dans le monde ; sur les outrages que l'homme fait, chaque jour, à la dignité de l'homme ; sur la pusillanimité lâche & misérable avec laquelle, préférant l'honneur honteux d'étouffer la raison, à la gloire réelle de braver le ridicule, il laisse dessécher son ame par les petits intérêts & les petites passions de la société. Qu'elle étoit ravissante ! quand, plus vivement & avec plus de complaisance, elle s'étendoit sur les devoirs des amans. Je demeurois extasié sur les divines images qu'elle me présentoit, qu'elle gravoit en traits de feu dans mon cœur. Et tel est le sublime effet de l'éloquence du sentiment, quand il est ce rare don des cieux que rien ne peut altérer ni corrompre ; que de l'ardente flamme, qu'en ces momens Ermance allumoit dans mon sein, naissoit le comble de mon respect pour elle. Sa modestie, la paix intérieure dont elle savoit jouir, la tranquillisoient sur les effets de son pouvoir ; & son innocence lui étoit le garant de la vénération de tout ce qui

l'approchoit. Malgré l'eſpece de contrainte qu'elle s'étoit impoſée, elle aimoit à me témoigner vivement toute ſa tendreſſe, & ſe livroit quelquefois ſans réſerve au charme d'exhaler ſon ame grande & ſenſible, parce qu'elle s'y livroit ſans remords.

Cependant, des inquiétudes ſecrettes ne me laiſſoient pas goûter en paix tout mon bonheur. L'idée de ſon mérite ſupérieur, devenoit quelquefois dans mon eſprit une idée importune & preſque effrayante, par ce retour humiliant ſur moi-même où elle me ramenoit ſans ceſſe. Sa modeſtie, alors qu'elle avoit tant de titres à l'orgueil, qui la rendoit plus grande & reculoit encore à mes yeux l'intervalle qu'il y avoit entre elle & moi; ſa beauté, trop frappante pour échapper aux regards; l'empire, la douce magie de toute ſa perſonne, dont l'effet inévitable devoit, à en juger par mon cœur, devenir dans tous les cœurs une eſpece de culte religieux; toutes ces images, toutes ces conſidérations me faiſoient redouter un malheur dont la penſée n'eût pas même dû s'offrir à mon eſprit.

Que je rendois peu de justice à mon amante ! je la connoissois & j'osois me livrer à des alarmes injurieuses à sa foi. Que dis-je ? Non, je ne la connoissois pas. Il ne m'étoit pas plus possible de concevoir que d'égaler la force de cette ame, qui peut-être n'eut jamais de semblable. Moins je lui ressemblois, plus je devois perdre de cette sécurité aimable, qui n'est point le partage des esprits avantageux ; mais la conscience d'un mérite suffisant pour la justifier. Je n'aimois, je ne voyois qu'Ermance, & cependant mes sentimens ne devoient pas être aussi durables que les siens. Un certain pressentiment de ma foiblesse, que j'étois loin de soupçonner alors, & qui pourtant se manifestoit déja par mes alarmes, me faisoit peut-être appréhender de la part de mon amante, ce que bientôt il m'eût été salutaire de craindre de ma propre inconstance. Le grand malheur des ames foibles, est de ne juger des autres que par un retour qu'elles font sur elles-mêmes.

Si je lui proposois de parler aux auteurs de nos jours de hâter l'accomplissement d'un hymen

qui ne pouvoit trouver aucun obſtacle, elle me répondoit que l'heure n'étoit pas venue, & réprimoit mes tranſports par des raiſons dont je ſentois toute la force ; mais que je goûtois difficilement.

Pluſieurs partis ſe préſenterent, elle les rejetta tous. Le Baron, loin d'abuſer du pouvoir paternel, ſans même lui demander la cauſe de ſes refus, la laiſſa maîtreſſe de diſpoſer de ſa main, perſuadé que l'époux qu'elle ſe choiſiroit ſeroit digne de tous les deux. La vertu, quand elle s'allie aux graces de la perſonne, regne avec une ſorte de deſpotiſme ſur tout ce qui l'entoure : l'autorité même d'un pere eſt obligée de lui céder.

Légiſlateurs, philoſophes de toutes les nations! voulez-vous réaliſer la chimere de l'âge d'or, & fixer le bonheur ſur la terre ? ſervez-vous de l'empire de la beauté. Une belle femme, animée du deſir ardent d'être utile aux hommes, aura plus de pouvoir ſur eux que vos codes & vos livres; que toutes ces loix politiques & morales

que des hommes puiſſans étendent & reſtraignent à leur gré, qui ne ſont reſpectées des bons, & n'en impoſent aux foibles, que pour donner quelquefois plus d'audace aux méchans. Autrefois, & ſur-tout chez les peuples ſeptentrionaux, les belles étoient le prix de la valeur & des plus grandes vertus. L'amour créa, pour ainſi dire, ces vertueux Samnites, chez qui l'amour étoit l'ame de la nation. Ce fut à l'aide de ce reſſort puiſſant, que le plus adroit des ſectaires ſoumit tant de peuples à ſa doctrine, & que ſes proſélytes, devenus des conquérans, porterent leurs dominations des mers de l'occident à celles de la Chine. Mettez le ſceptre aux mains d'une femme à la fois ſage & belle, l'empire de ſes vertus agira ſur les cœurs avec celui de ſes charmes; tout prendra les mœurs pures que ſon exemple & ſon aſpect feront naître. Si elle a des fils, les Antonins & les Marc-Aurele ſeront ſes ſucceſſeurs: Alix de Champagne élevera Philippe-Auguſte, & l'Allemagne devra à Marie-Théreſe d'Autriche un de ſes plus grands Monarques.

Infiniment chers aux auteurs de nos jours, nous faisions l'appui de leur vieillesse ; mais, tout en s'extasiant sur l'éducation de nos ancêtres, ils négligeoient le soin de la nôtre. Toujours occupés de la chimere du vieil héroïsme, ils nous abandonnoient, pour ainsi dire, à nous-mêmes. S'ils vouloient quelquefois nous débiter des maximes morales, leurs discours dès le commencement tomboient sur d'anciens faits d'armes ; & quand ils croyoient nous avoir donné des regles de conduite, ils nous avoient fait l'histoire d'un tournois, & souvent d'une croisade.

Toutes les qualités d'Ermance furent donc son ouvrage, ou plutôt celui de la nature, dont la main prodigue se plut à rassembler en elle tout ce qui charme les yeux, étonne l'esprit & subjugue le cœur ; tout ce qui imprime le respect & commande l'adoration. Elle s'étoit accoutumée d'elle-même à juger sainement des choses : &, sans le soin qu'elle avoit pris de m'associer, autant qu'elle avoit pu, à ses lumieres, peut-être eussé-je adopté les idées de mon pere ; peut-être

m'eût-on vu renouveller au milieu des bois quelques ſcenes des romans de Dom Quichotte ou du Roland le furieux. Malgré mes vaines tentatives pour atteindre à ſes qualités ſublimes, elle tira de mes forces morales tout le parti qu'on en pouvoit tirer, elle me métamorphoſa, me créa, pour ainſi dire, un inſtinct nouveau. J'entrevis le but, je ſentis le bonheur de mon exiſtence, & commençai de connoître les voluptés qui naiſſent des affections bien ordonnées dont l'ame eſt la ſource. Je m'étonnois moi-même de réprimer la foule de mes premiers penchans, de ces premieres paſſions que la nature inſpire dans l'adoleſcence, & de m'en détacher avec une ſorte de plaiſir; je m'étonnois de céder à des mouvemens qui me ſembloient au-deſſus de l'homme. Mon amante s'y livroit ſans réflexion ainſi que ſans effort; parce que le mépris des choſes de la terre, & l'amour de la ſageſſe, innés chez elle, n'avoient fait que s'y développer avec l'âge, & dès-lors y avoient pris une conſiſtance inaltérable. Hélas! ces légers ſentimens d'inquiétude & de ſurpriſe qui ſe mêloient à mes plus nobles tranſports,

vouloient dire que j'étois né foible comme le vulgaire des humains, que l'œil d'Ermance étoit le foyer créateur de la flamme qui donnoit de la vigueur à mes ſentimens, du reſſort à mon ame; & qu'à l'inſtant où je n'aurois plus ſous les yeux ce mobile enchanteur, je perdrois le courage néceſſaire pour donner aux modeles de perfection, toujours placés à des hauteurs d'un accès difficile à l'homme, une préférence continuelle ſur les exemples & les objets de ſéduction que le monde préſente. Cependant, au milieu des jeunes gens de mon âge, j'étois tout ſurpris de la différence qu'il y avoit d'eux à moi. L'éleve d'Ermance ne pouvoit reſſembler à celui des autres hommes. Je ne m'enorgueilliſſois point de ma ſupériorité ſur eux; j'en rapportois toute la gloire à l'objet de ma tendreſſe; mais je m'en réjouiſſois, ne me diſſimulant pas qu'avec des principes différens de ceux qu'elle m'avoit inculqués, tous les hommes chercheroient vainement à lui plaire.

On s'étoit habitué à nous laiſſer enſemble. Nous ne nous quittions jamais. Les jours s'écou-

loient pour nous dans la continuelle déleċtation des premieres jouiſſances de l'amour. Ermance en connoiſſoit déja toutes les reſſources, ſavoit détailler, analyſer à l'infini ſes nuances les plus inſenſibles, & les tourner au profit de la vertu. De la plénitude de ſon ſentiment, découloient mille ſentimens exquis & délicats, mille affections précieuſes à l'amour paternel, à l'amitié, à l'humanité. — « Préférer aux careſſes les plus vives, ce ſilence paſſionné de deux amans qui ſe contemplent ſans rien dire, ce ſilence inexprimable qui rend ſi inſipides les paroles qui le remplacent, & qu'on peut appeller le commerce des intelligences. Répondre à ces ſoupirs prolongés, à ces mouvemens viſibles d'un cœur brûlant, qui en donnant aux ſens ce qu'on ne peut leur refuſer, ce qu'il eſt utile peut-être de leur accorder, donne encore plus à l'ame. Lire dans les yeux de l'objet chéri le bien qu'il médite, quand ſon devoir nous permet d'être avec lui, auprès de lui, à tous les inſtans; jouir du bien qu'il fait ou qu'il s'efforce de faire, alors même que ſes devoirs d'homme ou de citoyen le tiennent éloigné

de nous; jouir moins de notre tendreſſe que de notre ſenſibilité ; moins de notre amour que des ſacrifices qu'il exige, que des conſidérations qui le rendent un ſentiment reſpectable. Voilà, diſoit-elle, les délices, les inappréciables délices qui appartiennent au cœur des amantes ».

Son amour s'annonçoit ou par une langueur enchantereſſe, ou par ces regards ſereins, éclatans qui caractériſent un cœur abreuvé lentement de la pure volupté. Le mien, au contraire, étoit une tempête intérieure dont on devinoit la violence par mes murmures & mes fréquens emportemens.

Dans la belle ſaiſon, nous parcourions les vergers & les bois. Je ne me laſſois point de la voir, d'admirer les belles proportions de ſa taille élégante & ſouple. Je meſurois des yeux l'empreinte de ſes pieds charmans ; je marchois avec émotion ſur le ſable où elle avoit marché, ſur la pelouſe où le touffu des herbes avoit cédé mollement à l'impreſſion de ſes appas. Vive ſans étour-

derie, heureuſe ſans effort, elle aimoit à ſe livrer à mille jeux innocens. Lorſqu'en folâtrant elle me laiſſoit toucher ſa robe, ou la gaze de ſon ſein; quand, détournant la tête pour regarder quelque objet, ſes longs cheveux flottans venoient voltiger ſur mon front, couvrir mes yeux & mes levres, je treſſaillois de volupté. Mais, lorſque penchée vers moi, elle me laiſſoit reſpirer ſa douce haleine; quand la fraîcheur des bois, le parfum des campagnes, & l'aſpect de ſon Amant communiquoient à ſon ſein des émotions voluptueuſes, quand ſa main d'albâtre s'avançoit d'elle-même ſous ma bouche brûlante, & prompte à y laiſſer les traces de ma vive ardeur, alors mon trouble devenoit ſi violent, mon délire ſi impétueux, que la vivacité du deſir s'exprimoit quelquefois par des tranſports capables d'alarmer ſa vertu, mais que des pleurs amers expioient la minute d'après.

Plus ſouvent elle faiſoit naître de ces heures délectables, où le plus chaſte deſir, anéantiſſant tout deſir terreſtre, plongeoit mon ame dans

une ſorte d'extaſe, & ne paroiſſoit l'élever un moment, au-deſſus de la région des ſens, que pour la rafraîchir & la renouveller dans l'air pur des Cieux.

Quelquefois nos yeux ſe promenoient enſemble ſur toute la nature, quand un jour ſans nuage la rendoit plus riante & plus belle. L'impreſſion de ce magnifique ſpectacle ajoutoit encore aux attraits de mon Amante. Ses paupieres, où brilloient quelques larmes, comme la roſée brille au ſommet des fleurs, ſon viſage, interprete fidele de la douce harmonie de ſes penſées, préſentoient alors le tableau raviſſant de l'innocence, qui ſe remplit d'un ſentiment d'amour pour tout ce qui reſpire autour d'elle, & ſe réjouit de trouver en ſoi les ſources de la ſuprême félicité. Ce jour clair & ſerein, lui diſois-je, ô maîtreſſe adorée ! ce beau jour eſt l'image de ton cœur. Tout ce qu'il y avoit d'admirable ſous les cieux, dans les cieux, m'offroit des rapports avec cette fille enchantereſſe. J'étois orgueilleux

de la comparer aux chefs-d'œuvres de la création. Que dis-je ! ils n'avoient de splendeur & de magnificence que par elle ; elle étoit pour moi l'ame de l'univers.

O qu'il m'en coûtoit, les soirs, lorsqu'il falloit nous séparer ! Toutes mes nuits se passoient dans les alarmes. Toujours l'idée de sa perte se mêloit à l'idée de ses perfections sublimes ; & le phantôme d'une triste prévoyance étoit sans cesse à côté des plus touchantes illusions. Le jour ramenoit l'espérance ; mais le jour ne commençoit de luire à mes regards, que du moment où je revoyois ma belle Maîtresse.

Il fallut pourtant nous séparer. L'Europe pacifiée avoit mis bas les armes, & commençoit à respirer. Mon pere ne s'étoit point empressé de me tirer de la maison paternelle, connoissant les inconvéniens de la paix pour les armées, & sachant par une longue expérience que le séjour des garnisons, malgré les rigueurs de la discipline, & la multiplicité des exercices militaires,

étoit infiniment préjudiciable, fur-tout aux jeunes, qui ne fortent la plupart, de la contrainte des premieres années, que pour paffer fubitement à l'extrême licence, & perdre fouvent dans une école de futilités, d'impudence & de débauche, tous les fruits de l'éducation la plus fage. J'étois dans ma dix-neuvieme année. On accufa mon pere de m'abandonner à un loifir honteux.

Craignant enfin de laiffer fe perdre dans l'inaction le plus beau tems de ma jeuneffe, il me prit un jour par la main, & me conduifit dans une vieille tour du château, dans laquelle je n'étois point encore entré, & dont la prodigieufe hauteur attiroit même de fort loin l'attention des voyageurs. Après avoir monté plus de deux cents marches, nous nous arrêtâmes dans un petit efpace extrêmement ténébreux, & mon pere fit tourner péniblement fur fes gonds une porte épaiffe & ronde, qui fermoit l'entrée d'une efpece de donjon. L'intérieur de ce lieu, où la lumiere ne pénétroit que par d'étroites barbaca-

nes, percées dans un mur de douze pieds de profondeur, étoit tapiſſé d'armures antiques, dont la plupart à moitié rongées de rouille, ſembloient prêtes à tomber en pouſſiere. » Toutes les armes que vous voyez, mon fils, me dit-il, ont été celles de vos Ancêtres. Voilà les inſtrumens de la gloire qu'ils ſe ſont acquiſe dans différens ſiecles, & qui rejaillira ſur leur poſtérité la plus reculée, tant que le ſang qui coula dans leurs veines, ne ſera point ſouillé par des actions indignes d'eux. Voici, ajouta-t-il, le bouclier de Valentin ....., celui de vos Aïeux qui a le plus illuſtré ſa race par les efforts d'une valeur plus qu'humaine, & qui rendit tant de ſervices à Conan Mériadec, premier Duc de cette Province. Ici eſt l'épée de Richard..., dit l'Invincible, le plus vaillant Chevalier de ſon tems, qui tua dans un combat ſingulier le Capitaine Othon de Roſternen, la terreur & le fléau des Bretons. Ce caſque & ces gantelets furent ceux de Robert...., deuxieme du nom,

qui, en ſuccombant, força la victoire de pencher de ſon côté, dans le combat ſi mémorable *des Trente* ».

Mon pere me fit l'énumération bien circonſtanciée des noms & des exploits du grand nombre de Héros qui formoient l'arbre généalogique de ſa famille; rappella les lieux, les dates préciſes de toutes les batailles où ils s'étoient diſtingués, de tous les duels dont ils étoient ſortis vainqueurs; me répéta juſqu'au diſcours que, dans telle & telle rencontre s'étoient tenus de part & d'autre les combattans. » C'eſt dans cette tour, pourſuivit-il, que je ſuis venu bien des fois me pénétrer d'un courage héroïque; & ſi j'ai annobli ma carriere par quelques faits dignes d'être conſignés dans l'hiſtoire de ma maiſon, c'eſt toujours en ſortant de ce lieu que je me ſuis trouvé plus capable de bien mériter de mon pays. Ces armes, qui ſeroient muettes pour la multitude, ne le ſont pas pour vous, ô mon fils! elles ſont le garant de l'honneur qui doit vous tenir lieu de tout juſqu'au dernier de vos

jours. Puisque l'heureux tems de la Chevalerie n'est plus, puisque de nouvelles mœurs & de nouveaux usages ne vous permettent pas de chercher la gloire à la maniere de vos Ayeux, allez au poste que la patrie vous assigne aujourd'hui dans la classe honorable de ses défenseurs. Il est tems de vous disposer à tous les sacrifices qu'elle est en droit de vous demander & de vous mettre en état de remplir, au premier signal, l'engagement de vivre & de mourir pour elle, que vous contractez en naissant dans son sein, & que vous confirmez vous-même en prenant l'épée que vos peres ne vous ont transmise qu'à cette condition. Votre nom est, pour ainsi dire, l'inviolable sceau de cette convention tacite ; & le tribut de zele & de fidélité que vous devez à vos concitoyens, est encore plus sacré que le tribut de respect & d'amour, dont la nature vous fait un devoir, envers l'auteur de votre existence. S'il ne vous est pas donné d'égaler vos Ancêtres, marchez au moins sur leurs traces ; vous serez grand lors même que vous les

ſuivrez de loin. Faites autant que votre pere, & la patrie ſera ſatisfaite. »

Ce diſcours, l'aſpect de ces armes antiques, faites pour allumer la ſoif de la gloire dans un cœur bien né, me remplirent de la nobleſſe de mon nom, & firent couler ſur mes joues de ces larmes que Céſar jeune encore verſoit aux pieds de la ſtatue d'Alexandre. Mais quand, au ſortir de la tour, je me reſſouvins de ma belle maîtreſſe, quand l'idée de me ſéparer d'elle vint ſe mêler à ces nobles tranſports, je perdis tout mon courage, & demeurai comme anéanti. Après quelques inſtans de ſtupeur & d'immobilité, je me traîne à l'appartement d'Ermance, mes yeux la cherchent à travers un nuage de douleur. A mon aſpect elle ſe trouble & pâlit. Je tombe à ſes genoux. — On nous ſépare, lui dis-je; & avec mille ſanglots je lui répete le diſcours de mon pere.

A ces mots ſes traits reprennent leur accord & leur beauté céleſte : je l'enviſage, ſon œil étoit

serein. — « Oui, tu partiras, me dit-elle, en se penchant vers moi avec un doux sourire : tu seras digne de tes ayeux, de ton pere & de ton amante ». Ces paroles me terrassent. — Je ne serai donc pas l'époux d'Ermance, ajoutai-je tristement ? — « Tu le seras, nos sermens sont écrits dans le ciel ; mais je te l'ai dit ; il n'est pas encore tems. — Si je dois m'éloigner de vous, s'il le faut, si vous l'ordonnez vous-même, je cede à ma destinée ; mais puisque vous consentez à faire du plus passionné des amans le plus heureux des époux, pourquoi ne pas former à cette heure même le doux lien qui nous attend ? Ah ! qu'on nous unisse & que je parte ensuite ; je m'y soumets sans murmure. Paré du titre glorieux de l'époux d'Ermance, je veux surpasser les Césars, étonner l'univers, & le forcer de convenir que c'est l'amour qui fait les héros. — Insensé, tu prétends à l'héroïsme, quand tu renonces au courage, lorsque l'idée de la plus simple des privations t'accable. Tu n'as fait qu'un pas dans la carriere de la vie ; tu n'en es qu'à la

premiere épreuve, & tu as de la peine à la supporter. Que sera-ce donc, quand tu te sentiras frappé de tous les maux qui assiégent l'homme, quand ton cœur saignera de mille blessures inévitables ? Tu succomberas, sans doute, & justifieras aux yeux de tes semblables le mépris qu'ils ont pour un lâche, & l'opprobre dont ils flétrissent sa mémoire. L'amour fait des héros, j'en conviens ; mais c'est quand il s'identifie, pour ainsi dire, avec les passions généreuses ; quand il sert d'aliment & non pas d'entrave à l'enthousiasme des vertus. L'amour héroïque, c'est-à-dire cette flamme épurée qui n'empêche pas les hommes de devenir grands, qui les invite même à le devenir, n'est point cet amour commun qui confond le grand homme avec l'homme vulgaire, & l'homme vulgaire avec la brute. Il n'est point de passion si séduisante & si vive qui doive nous empêcher de prévoir le jugement que nous porterons de nous-mêmes, quand une ivresse passagere aura fait place aux réflexions qui lui succedent. L'amant cher à la beauté, n'est pas celui

qui s'attache à ſes pas, qui languit & ſe meurt continuellement d'amour à ſes genoux; mais c'eſt celui qui met les ſoins de la tendreſſe après les fonctions d'homme & de citoyen; qui ſait quitter ſa maîtreſſe & même l'oublier quelque tems, pour revenir plus digne d'elle. O garde-toi de te laiſſer vaincre par un ſentiment qui ceſſeroit d'être légitime, ſi l'honneur, cette idole ſacrée de tes peres, ceſſoit de parler à ton ame. Nous touchons à la ſaiſon des jeux : nous ſommes dans l'âge où le cœur n'a point reçu les empreintes ſalutaires & ineffaçables de l'expérience; où les idées de bien & de mal ne ſe préſentent que confuſément à l'eſprit; & tu veux que nous formions l'engagement ſolemnel que des hommes ſeuls ont le droit de contracter; que nous allions ſerrer l'indiſſoluble nœud qui décide du bonheur ou du malheur de la vie... Ah! connois mieux la cauſe du trouble qui t'égare : il n'eſt, ſans doute, que le murmure d'un cœur avide de gloire, & impatient d'être à ſa place. Mais l'émulation eſt la grande vertu de la jeuneſſe; & le deſir ardent de

mériter

mériter la considération des hommes, est le premier titre à leur estime. O! pars, ajouta-t-elle, en m'approchant de son sein, & me donnant le baiser le plus doux & le plus inattendu. Va, le plus chéri des amans! le plus adoré des époux! va te former dans toutes les vertus morales & guerrieres qui furent celles de tes aïeux, & laisse-moi me complaire toujours dans les images de l'avenir (*) ».

Ce discours n'eut rien opéré dans toute autre bouche; mais quel effet ne dut-il pas produire

(*) Voilà de la philosophie bien vigoureuse pour une femme, & sur-tout une femme de dix-huit ans. On ne croit point à de pareils phénomenes dans le siecle où nous sommes; & pourtant ce phénomene exista.... Mais craignons de rouvrir des plaies mal fermées; craignons de rappeler à des souvenirs déchirans, des personnes dont les jours nous sont précieux comme les nôtres, & que nous devons chérir & respecter à tant de titres ... Quel malheur pour notre siecle, si une femme forte semble aujourd'hui un être de raison, si tout ce qui peint une ame courageuse & grande, paroît sortir de la nature!

de la part de mon amante ? Que ne devins-je point, quand je sentis sur mes joues la molle impression de ses levres de roses ? — « Ah ! si de pareils bienfaits, m'écriai-je, sont le prix de ma soumission à tes voeux, quels sacrifices me paroîtront pénibles ? Quels obstacles, quels maux craindrai-je d'affronter ? Grand Dieu, ajoutai-je, affermis la résolution que tu m'inspires en ce moment, de me conduire, en chaque circonstance, selon les loix de l'honneur & de la vertu. La premiere de ces loix est, sans doute, de remplir actuellement la fonction dont la patrie va m'honorer, & de suspendre pour elle tous les troubles de mon esprit & de mon cœur ». Dès-lors toutes mes plaintes cesserent ; j'eus honte de ma foiblesse, & autant la nouvelle de notre séparation m'avoit approché du désespoir, autant l'ardeur de mon nouveau zele parut m'en éloigner.

Pendant trois années j'errai dans différentes villes du Royaume. Mon état avoit pour moi mille attraits. Je parcourois les annales des na-

tions pour y puiser de grands exemples ; je savois tous les hauts faits des grands Capitaines de l'antiquité, tous les exploits des Guerriers fameux qui ont illustré la Monarchie depuis son commencement jusqu'à nos jours : je les lisois avec enthousiasme ; ils élevoient, ils ennoblissoient à mes yeux la profession de l'homme de guerre ; & si la nation alors avoit eu des ennemis à combattre ; si l'on eût favorisé le développement de ces dispositions heureuses, & mis à profit ces premiers transports d'un jeune cœur tourmenté de l'ardeur, &, pour ainsi dire, de la fievre de la gloire, j'aurois marché de bien près, peut-être, sur les traces des Turenne & des Catinat. Si la paix est le digne objet de vœux du Philosophe ; si elle est avantageuse aux États qu'elle fait refleurir ; il faut en convenir, elle est souvent bien nuisible aux Guerriers, & sur-tout à ceux qui prétendent aux grades supérieurs. Outre que la paix efféminé les hommes, enfante & nourrit l'oisiveté ; elle fatigue, elle décourage l'Officier le plus ardent à travailler aux progrès de son art. On a beau se remplir de la plus savante théorie,

présider, participer aux exercices militaires; avoir sous les yeux, chaque jour, les images des combats; il n'y a que la guerre & les combats effectifs qui fassent les hommes guerriers (*), & sur-tout les grands Capitaines. Charles XII, Chevert & le Maréchal de Saxe se formerent au

---

(*) On doit assurément tous les éloges aux Colonels & aux Chefs des différens corps qui composent l'armée de France Mais, malgré la belle tenue, la bonne discipline, & l'ordre admirable qui regnent aujourd'hui dans nos troupes; malgré les fréquens exercices, & le degré de perfection où s'éleve de jour en jour l'art des manœuvres, on ne peut disconvenir qu'il n'y ait encore beaucoup de désœuvrement parmi les gens de guerre, & que le séjour des villes ne leur soit infiniment préjudiciable. Avant Charles VII il n'y avoit point de garnison dans les villes; & peut-être seroit-il à souhaiter qu'il n'y en eût même aujourd'hui que dans les places frontieres. On a parlé bien des fois d'occuper les régimens à des travaux publics. Ce seroit dans la campagne, loin des objets du luxe, & des scenes de la débauche, qu'on pourroit plus sûrement les préparer aux fatigues de la guerre. En les payant, non-seulement comme soldats, mais comme ouvriers, on entretiendroit en eux l'activité du travail, & par-conséquent la probité, source du vrai courage. Le soldat en auroit

milieu des batailles. Pour approfondir, pour bien posséder le méchanisme de la guerre, le plus grand, le plus étendu de tous les méchanismes, il ne suffit pas d'avoir tracé des plans d'attaque, forcé des retranchemens dans son cabinet; il faut s'être trouvé en personne à des

---

plus de rudesse, & n'en seroit que plus habile à son métier. Ce ne fut pas avec des petits maîtres parfumés d'ambre qu'Annibal franchit les Alpes, & que ce fameux Zisca, le vengeur de Jean Hus, & l'effroi des Catholiques, força l'Empereur Sigismond à fuir de ses Etats. Ceux que dans les régimens on appelle de beaux hommes, sont la plupart des hommes de parade plutôt que des hommes de fatigue. Les filles de mauvaise vie, si communes dans les garnisons, les maladies, les vices destructeurs qui résultent de leur commerce, ces causes & plusieurs autres énervent les forces du soldat. Le François est brave, j'en conviens, mais dans un métier comme celui des armes, la bravoure ne suffit pas : quand un physique vigoureux ne seconde pas la valeur, il faut, quoiqu'on en ait, perdre ses avantages, succomber au chemin de la victoire, & subir le sort du lion terrassé, qui meurt de rage, en regardant ses blessures. Il y a un art de former les corps aussi bien que les esprits; cet art que notre mollesse nous a fait perdre ou nous fait négliger aujourd'hui, étoit bien connu des anciens. Les Romains craignoient plus l'oisiveté que les

siéges, avoir visité des tranchées, être descendu dans des sapes. Si l'Officier destiné à commander, n'a point appris à combiner le système d'une action d'après une expérience consommée sur l'effet plus ou moins rapide, plus ou moins réel de l'artillerie & de la mousqueterie, sur la vîtesse ou la lenteur des évolutions; sur les marches, les inconvéniens d'un terrain quelquefois coupé par

---

ennemis; Publius Nasica, sans besoin, fit construire une armée navale à ses soldats; Marius, pour battre les Cimbres & les Teutons, emploie d'abord les siens à détourner les fleuves. Des hommes endurcis de la sorte, étoient forts, périssoient peu par les maladies, & n'étoient pas moins intrépides qu'infatigables.

Nous savons combien, vu l'état actuel des choses, ce double projet doit paroître impraticable aux yeux d'une foule de gens qui, même dans le siecle des lumieres & des découvertes, regardent toujours comme un attentat, de sortir du cercle des institutions & des méthodes connues. Nous avons rassemblé sur cette matiere, quelques idées neuves & faites peut-être pour être accueillies. Elles seront développées dans un projet de discipline militaire que nous devons publier bientôt.

des défilés, des ravins & des bois (*); ſur les obſtacles que la pluie, que les vents & les orages apportent ſouvent aux projets les mieux concertés; s'il ignore enfin à quel point le génie militaire, tout mathématique qu'il eſt, dépend de la fortune & des événemens imprévus, il ne ſera jamais un bon Général.

(*) Dans preſque toutes les Villes de garniſon, il y a des eſpaces bien droits, bien unis, & préparés tout exprès pour la manœuvre. Il n'eſt rien, ſelon moi, de ſi mal vu. Quand il eſt queſtion d'en venir aux mains avec l'ennemi; quand il faut ſe ranger en bataille précipitamment & à l'heure qu'on y penſe le moins, trouve-t-on, comme on le veut, un terrain propre à déployer des lignes, & à diſpoſer à ſon gré le corps de troupes ou l'armée qu'on commande? Il ſeroit à ſouhaiter qu'on exerçât les Régimens par-tout indifféremment. M. le Marquis Dautichamp, excellent officier, accoutume les Eſcadrons de la Gendarmerie à manœuvrer ſur des côteaux pierreux, dans des landes inégales, dans des terres labourées. Il leur fait ſauter des foſſés profonds, traverſer des rivieres, & charger au galop ſur des montagnes: auſſi ce corps eſt-il celui de France qui manœuvre le mieux, & ſans doute un de ceux qui rendront plus de ſervices à la guerre.

Je m'appliquai d'abord à l'étude & aux ſoins de ma profeſſion, avec une ardeur incroyable; mais cette ardeur n'étoit entretenue par aucun motif d'émulation. Cet eſpoir brillant des triomphes de l'amour-propre, dont s'enivre la jeuneſſe, ne pouvoit m'abuſer long-tems. La perſpective d'une longue paix, l'indifférence de mes camarades pour les devoirs de leur état, leur vie molle, leur inutilité, l'oubli, l'eſpece d'indigence où végétoient la plupart de ceux que de nombreux ſervices, & un mérite réel appelloient aux emplois & aux récompenſes, leur juſte mécontentement, les paſſe-droits, les déſagrémens multipliés, le tort que font à des ſujets ſouvent très-eſtimables, des ſupérieurs injuſtes ou prévenus; tout cela n'étoit guere propre à nourrir mon zele & ma paſſion pour la gloire.

Les lettres d'Ermance, les principes qu'elle m'avoit donnés, m'encourageront encore pendant quelque tems; mais je ne la voyois plus. L'effet de ſa préſence étoit continuel; celui de

ſes lettres n'étoit que momentané. Cependant je fus long-tems en garde contre les piéges du vice & de l'exemple. Ma candeur, mes ſentimens parurent nouveaux parmi des êtres qui veulent caractériſer la plus noble des profeſſions par une conduite ennemie de toute inſtruction, par le déréglement & l'audace des mœurs. Choqué de l'ignorance préſomptueuſe de quelques-uns, de leur vie effrénée, de leur libertinage quelquefois atroce, je m'iſolois pour gémir ſur eux; pour trouver en moi quelque choſe qui pût me conſoler du malheur de vivre avec des hommes ſi à plaindre. L'épigramme, la raillerie inſultante vinrent troubler ma ſolitude. Une généreuſe indignation m'arma du glaive de la vengeance, me força de tourner contre-eux le fer que la patrie ne m'avoit confié que pour ſa défenſe : & pour montrer la fermeté de la vertu, il me fallut céder à la violence du crime. Ma perſévérance intrépide, & plus encore la maniere dont j'accueillis les railleurs, étonna tout le monde : on prit le

parti de me laisser à mes goûts, & je cessai d'être un objet de persifflage.

O étrange bizarrerie de l'esprit humain! dès qu'on ne fronda plus mes principes, dès qu'on ne combattit plus avec l'arme du ridicule ce qu'on appelloit mes préjugés, ils perdirent de leur ascendant sur moi. L'indifférence qu'on me témoigna, fit ce que n'avoient pu faire tous les traits du sarcasme; & l'exemple de mes camarades cessa de m'effrayer, de m'inspirer de la répugnance, quand ils parurent ne se plus soucier que je les imitasse. Ces altérations étoient lentes, insensibles, à la vérité; mais préparoient néanmoins dans mon ame l'oubli de mes devoirs les plus saints. Hélas! qui peut fixer une fois l'image de la dépravation, ne tarde pas de la comtempler avec plaisir, & ce moment est presque toujours le commencement de l'inconduite & du triomphe des passions. Où est le cœur honnête qui ne sent pas s'affoiblir un peu son horreur pour le vice,

lorſque le vice en impoſe par l'exemple de la multitude ? . . . Quand la corruption devient univerſelle, il exiſte une cauſe qui la rend néceſſaire. Le ſage qui voit cette cauſe, & voudroit la détruire, en gémiſſant ſur la ruine des mœurs, en ne ceſſant point d'honorer la vertu par ſes regrets, cede quelquefois lui-même à la pente générale, & ne peut s'empêcher de plaindre, ne peut même refuſer toute ſon indulgence à ceux qui ſacrifient à des vices que la ſociété a pour ainſi dire conſacrés.

L'image d'Ermance ſe préſentoit devant moi comme un ſurveillant ſévere qui mettoit inceſſamment ſous mes yeux la peine du vice & le prix de la vertu. Je m'arrêtai ſouvent à l'entrée d'une carriere où le premier pas détermine tous les autres. Hélas ! je ne fis que m'arrêter ; j'avançois doucement & avec terreur ; mais j'avançois toujours, & déja je n'avois plus le courage de revenir ſur mes pas. Je me reprochai bientôt cette miſanthropie ſauvage qui me livroit à moi-

même, & me conduisoit insensiblement à la haine de mes semblables. Je devins moins sédentaire, & cessai d'être invisible pour mes camarades: ils vanterent les agrémens de mon esprit : je fus sensible à leurs éloges. La pitié, la tristesse que m'inspiroient leurs travers, ne tenoient plus à l'austere sagesse : leur conduite me paroissoit moins révoltante : je commençois de les trouver aimables, & appellois intérieurement tolérance ce qui n'étoit que la premiere jouissance de l'amour-propre, & le premier développement, peut-être, de mon goût pour les plaisirs. Ce mouvement d'indulgence étoit juste néanmoins. La loyauté, la franchise, la délicatesse même perçoient à travers les vices de cette jeunesse licentieuse. Susceptibles en particulier de réflexions, de sentimens grands, de procédés généreux; disposés à toutes les folies, à tous les excès, quand ils étoient réunis; je sentois que ce qu'ils avoient de bon leur étoit propre, que ce qu'ils avoient de mauvais tenoit à des causes étrangeres à l'esprit de société, à l'esprit de corps, & sur-tout à

un vice de difcipline. Je fentois qu'ils étoient capables de l'enthoufiafme de la vertu, comme de celui de la gloire, & qu'il ne falloit qu'un véhicule bien entendu pour les ramener tous à ce goût du vrai qui leur étoit naturel.

Si le guerrier raifonnoit un peu fon état; s'il fe difoit à lui-même : La gloire eft mon patrimoine, & rien ne peut l'empêcher de paffer à mes defcendans; c'eft pour les autres & non pour moi que je fuis né ; le fang qui coule dans mes veines ne m'appartient pas ; c'eft un dépôt facré dont la patrie peut difpofer jufqu'à la derniere goutte. S'il fe difoit : Je fuis le plus ferme appui du corps politique; fa vigueur dépend de moi, ou plutôt eft en moi ; il eft fort de ma force, il brille de mon éclat, & fa puiffance & fon repos font entre mes mains. S'il fe difoit: Je protege la cabane du pauvre, le palais du riche, l'héritage & la liberté de l'homme de bien ; je défends mon pays contre les invafions de la conquête, & tous les arts qui fleuriffent dans fon fein, les éta-

bliſſemens utiles, les monumens de bienfaiſance & de patriotiſme dont il s'honore, me doivent leur conſiſtance & leur ſplendeur. Je ne crains pas de le dire, le noble orgueil que toutes ces idées feroient naître, devenant pour lui la ſource de mille vertus, il feroit le plus juſte, le plus magnanime, le plus grand de tous les hommes.

Ma bravoure étoit connue; & l'on ſait combien dans les corps cette qualité détermine l'aſcendant de toutes les autres : auſſi fus-je bientôt prôné, fêté, recherché. Quand je paroiſſois dans un cercle, les témoignages de la joie ſe manifeſtoient ſur tous les viſages : quand je parlois, un murmure d'applaudiſſemens s'élevoit autour de moi. Alors je m'apperçus que dans le monde on mettoit plus de prix aux agrémens qu'aux vertus; que l'art de ſéduire par de frivoles avantages étoit le grand moyen de parvenir, le chemin de la conſidération & des honneurs. Le dégoût vint me ſaiſir au milieu de mes études & des devoirs de mon état : je m'occupai du ſoin de plaire, & de

chercher ce qui plaît, & me perſuadai bientôt que la réputation d'homme aimable valoit bien le titre d'homme utile.

Cependant rien n'affoibliſſoit mes ſentimens pour Ermance. Si je parlois déja l'idiôme du monde galant ; ſi je commençois à prendre le ton mielleux des cercles à la mode, ce n'étoit point par eſprit d'inconſtance, encore moins pour m'exercer à cette ſoupleſſe de l'intrigue qu'on peut nommer le génie de l'ambition, & dont je n'avois pas même d'idée. Si j'étois jaloux de plaire, d'exciter l'admiration, c'étoit pour annoblir à mes propres yeux le choix de ma belle maîtreſſe, pour motiver l'orgueil que j'avois d'être adoré d'elle.

Cependant, chaque fois qu'il m'arrivoit de ſes lettres, de triſtes preſſentimens s'élevoient dans mon ſein : je reliſois mille fois l'écrit reſpectable où le ſentiment & la vertu vivoient en traits de feu ; où l'ame de mon Amante reſpiroit toute

entiere. Je me figurois ſon viſage animé par l'eſpérance ou par les ſouvenirs, au moment qu'elle confioit au papier les expreſſions que ne pouvoit m'adreſſer ſa bouche. Je me peignois ſa belle main traçant ces caractères, touchant, parcourant ces feuilles précieuſes. Je les couvrois de baiſers ; je ſemblois y chercher quelques émanations de ſa perſonne. Mais au milieu de ces ſenſations, de ces voluptés ineffables, je me ſentois frappé de je ne ſais quelle impreſſion déchirante; & avant de connoître le crime, j'éprouvois des atteintes ſemblables à celles du remords.

Elle ne connoiſſoit ni la crainte ni le ſoupçon de l'infidélité. Aucun reproche, aucun froid conſeil ne ſortoient ni de ſa plume ni de ſa bouche: elle comptoit ſur ma vertu comme ſur la ſienne propre, & l'épanchement continuel de l'amour, lui ſembloit le plus ſûr aliment de l'innocence.

Lecteur, pardonnez ſi je m'arrête avec tant de complaiſance ſur une image que je n'offre encore qu'imparfaite, ſi j'en retrace les beautés

de

de toute espece avec une sorte d'idolatrie ; cette femme, au-dessus de tous les éloges, n'est point un être de raison : elle exista pour attester que mille perfections peuvent se trouver réunies dans la même personne. Puisqu'elle sortoit de la race vicieuse des hommes, la nature, sans doute, ne l'avoit point exemptée des défauts communs à son espece : mais elle eut le talent de s'élever au-dessus d'eux ; ou de n'admettre qu'elle seule à la confidence de ses foiblesses. D'ailleurs me seroit-il convenable de révéler, d'appercevoir même ce que son caractere eut de répréhensible, quand elle fut si grande par rapport à moi, & même en comparaison des autres femmes. Elle fit plus que de multiplier les marques de sa bienveillance & les témoignages de sa rare vertu : elle fit plus que de pardonner des offenses ; elle les oublia. Elle revit avec transport, elle adora jusqu'au tombeau l'homme dont elle avoit reçu tous les outrages. Par ses soins généreux, il retrouva le bonheur dont il n'étoit plus digne,

& put même échapper au remords qui suivit & devoit venger incessamment son forfait.

Quelle créature eut jamais cet empire sur ses passions ? Quelle plage, quels climats lointains reproduiront à mes yeux ce modele unique de toutes les vertus ? Hélas ! un astre aussi pur ne devoit briller qu'un jour sur la terre. Ce qui appartient à la lumiere ne peut rester dans les ténebres. Cette ame, que l'Être suprême créa lui-même avec tant de complaisance, étoit-elle faite pour habiter long-tems des ruines humaines ? Non, non, le monde n'étoit pas son élément. Citoyenne des cieux, elle est rentrée dans sa patrie. Survivre à la perte d'Ermance, c'est survivre à toutes les pertes. Le jour où elle a cessé d'être, a été le commencement d'une nuit éternelle ; & prolonger son souvenir, est la seule jouissance qui reste au cœur d'un infortuné.

Après trois années d'absence, je reparus dans la maison paternelle. Je revis mon aimable maîtresse.

Dieux ! qu'elle étoit embellie ! Ses traits mieux prononcés, étoient devenus plus expressifs. Ce n'étoit plus une fleur dont le calice vient de s'entr'ouvrir ; c'étoit la rose dans toute sa majesté ; c'étoit l'éclat de l'adolescence tempéré par le sourire des grâces, par tous les signes de la candeur & de l'aménité. La sensibilité, vivement caractérisée dans les mouvemens de son visage, prêtoit au jeu de sa physionomie l'attrait le plus touchant, & sembloit achever l'accord merveilleux de sa beauté. Sa voix, qu'on eût dit l'accent même de l'amour, avoit une inflexion dont on ne sauroit rendre la mollesse & la douceur. Ses manieres plus aisées, sans cesser d'être modestes, son maintien plus décidé, rendoient son air plus imposant, & forçoient de la respecter davantage. C'étoit la noble assurance d'un cœur où l'honneur réside avec empire, & sent qu'il doit résider toujours.

Au milieu des chastes embrassemens qui marquerent mon retour auprès d'elle, je succombai, pour ainsi dire, à l'excès de la félicité, de cette

félicité qui nous révele peut-être que nous sommes nés pour d'autres plaisirs que pour ceux de la terre. Et ce souvenir qui devoit me garantir à jamais des appas de la volupté grossiere, & ce souvenir put s'effacer de mon cœur !... Hélas ! les efforts de la philosophie seroient-ils sans succès ? Le sage tonneroit-il en vain contre les principes destructeurs de toutes les vertus, contre cet esprit de société qui corrompt tout, qui répand par-tout ses dangereuses maximes ? Celui dont la tête n'est pas fortement organisée, dans lequel la nature n'a point, en le formant, laissé la trace d'un grand caractere, est-il le jouet forcé des circonstances, l'esclave nécessaire des préjugés qui l'entourent, des passions qui le heurtent & le provoquent sans relâche ? Enfin, seroit-il entraîné par une force morale & corruptrice qui pousse aveuglément & invinciblement le vulgaire des humains ?

Prosterné devant ma belle maîtresse, je lui demandai le prix de trois années d'absence & de fidélité. Subjuguée par l'amour, elle commençoit

à flatter mes vœux de leur prochain accompliſſement, quand la mort vint frapper, preſque en même tems, les auteurs de nos jours. Dans l'eſpace de quelques mois, nous les vîmes deſcendre l'un & l'autre au tombeau.

D'après le portrait que j'ai tracé d'Ermance, on peut concevoir une idée de ſes regrets. Elevée dans l'amour de ſes ſemblables, elle s'étoit bien des fois pénétrée du tableau des miſeres humaines. Elle avoit exercé ſa ſenſibilité en exerçant ſa bienfaiſance; mais la premiere expérience du malheur dut marquer plus avant toutes les impreſſions & tous les ſentimens dans un cœur comme le ſien; dut monter au plus haut ton ſa paſſion dominante, & donner la derniere forme à ſon caractere. L'adverſité eſt comme le moule où s'acheve une grande ame.

Nos cœurs ne faiſoient qu'un. Nos larmes coulerent de la même ſource, avec la même abondance, & ſe confondirent dans le ſein l'un de l'autre. Nos plaintes ameres, nos cris lamentables s'adreſſerent enſemble à l'Être qui conſole;

& le moment où nous crûmes ne devoir déſormais qu'à nous ſeuls les ſoins réunis de notre tendreſſe, où tout parut nous rapprocher, reſſerrer plus que jamais nos nœuds, fut l'inſtant où nous redoutâmes le plus d'être ſéparés.

La mort d'un pere tendre & bien-aimé, répand le deuil ſur tout ce qui l'environne. La privation de l'être qui nous donna l'exemple des bonnes mœurs, & le goût des choſes honnêtes, qui tâcha de nous éclairer ſur les moyens d'être heureux; la perte de cet être reſpectable ſe fait puiſſamment ſentir aux ames bien nées, & y laiſſe une profonde impreſſion de triſteſſe qui influe quelquefois ſur le reſte de la vie. Dans le vuide qu'on éprouve alors, on reporte la vue ſur ſes premiers ans. On les voit évanouis pour jamais. Le ſouvenir des jeux de l'enfance eſt empoiſonné; l'image de la deſtruction ſe montre à côté de l'image du plaiſir, la riante perſpective du bonheur s'obſcurcit, l'avenir épouvante, & les plus dignes attachemens ne paroiſſent plus que des ſources intariſſables de larmes.

Au bout de six mois donnés aux regrets, j'insistai tendrement auprès d'Ermance, pour qu'elle prononçât sur mon sort. Nous étions les maîtres de notre destinée. Personne n'ignoroit que les auteurs de nos jours nous avoient destinés l'un à l'autre. On savoit que leurs derniers soupirs avoient été des vœux pour notre bonheur ; & ceux auxquels la loi venoit de transmettre leur pouvoir, prirent plaisir à confirmer leurs volontés suprêmes.

Toute forte qu'étoit ma belle maîtresse, elle savoit que la foiblesse humaine a besoin d'appui, & que nos maux sont encore plus grands que notre courage. Elle savoit que la philosophie, avec tout son stoïcisme, est incapable de se suffire à elle-même ; & que la douleur desséchant par degrés les sources de la vie, laisse insensiblement dans un cœur des blessures profondes que la main seule de l'amour a le pouvoir de guérir. — « Qui me dédommagera de la perte d'un pere, si ce n'est un époux ? Qui

te conſolera, ſi ce n'eſt une épouſe, du plus affreux des malheurs ? Rempliſſons, j'y conſens, le vœu de la nature. Reçois ta compagne fidelle, elle ſe donne toute à toi ». Et en prononçant ces mots, ſon ſein m'embrâſoit de ſa flamme, & ſes levres erroient ſur ma bouche trop lente à recueillir les bienfaits de l'amour.

L'excès du ſentiment abſorbe toutes les puiſſances de l'ame. Je n'eus pas la force de répondre à de pareils témoignages de tendreſſe. J'étois dans le ſaiſiſſement d'une foible créature à laquelle ſe communique un Dieu.

Le plus beau des jours eſt fixé. Mais pour le goûter ſans trouble, loin des importuns & des indiſcrets, nous choiſimes une campagne éloignée, & partîmes pour la vallée de St. Aubin, où le Chevalier de B..., oncle d'Ermance, faiſoit valoir l'héritage de ſes peres. Ce parent reſpectable, retiré de la cour & du monde, où il avoit vécu, les avoit obſervés l'un & l'autre en

philofophe, & fe trouvoit plus heureux parmi des cabanes ouvertes au pauvre tous les jours (*), que dans le palais des Rois, où la livrée du luxe infulte continuellement à l'habit de l'indigence. Mon Amante avoit vu de près fon ame, avoit admiré le calme de fa retraite, & ce lieu lui avoit paru l'endroit le plus propre à la cérémonie touchante de notre mariage.

Un char rapide nous entraînoit l'un & l'autre. Je me fentois porté non fur les aîles de l'efpérance, non fur les aîles de l'amour. Ces deux fentimens, à force de s'exalter dans mon ame, s'y étoient dénaturés en quelque forte. Je ne fais quelle force extraordinaire, enchantereffe s'étoit emparée de toutes mes facultés, & c'étoit avec un délire inexprimable de volupté, que je cédois

(*) On fait combien les Habitans de la campagne font charitables. Un pauvre arrive chez un payfan, y mange, y boit, y couche, s'y établit des femaines, quelquefois des mois entiers, fans même en demander la permiffion ; & fans que le payfan s'avife jamais de le trouver mauvais.

à son impulsion étrangere. Je possédois ma belle maîtresse, je la tenois dans mes bras. Ah ! toutes les beautés, tous les trésors de la terre s'évanouissoient devant l'arbitre souverain de mes destinées ; je n'étois plus moi, ou, pour mieux dire, je n'étois plus en moi. Tous mes sens avoient passé dans l'être que mon imagination substituoit à la Divinité.

Pendant toute la route, elle m'adressa les discours les plus tendres. Les noms chéris de pere & de mere revenoient à chaque instant sur ses levres. Les pleurs qu'elle donnoit à leur mémoire, prêtoient à sa voix un accent plus animé. Elle me rappelloit leurs soins envers nous, leur attachement mutuel & si peu commun. Elle se servoit de leur exemple pour rendre plus profondes en moi les traces sacrées de l'amour & de la sagesse ; pour me rendre plus nécessaire, plus auguste & plus indissoluble le nœud qui alloit nous unir. Je l'écoutois dans l'extase de l'adoration, comme on eût écouté un Ange du Ciel. Je ne me croyois plus un homme moi-

même ; je me ſentois tranſporté dans la ſphere des pures intelligences. O pouvoir de l'innocence ! cette fille, auſſi ingénue par le cœur qu'étonnante par l'eſprit, ſe livroit à ſon amant avant qu'il fût ſon époux ; mais avec cette confiance qui naît de l'eſtime de celui qu'on aime ; & j'euſſe expiré mille fois de tous les feux de l'amour, plutôt que d'en chercher le ſoulágement dans une ſeule careſſe qu'eût déſavoué ſa vertu.

Nous arrivâmes à la vallée de St. Aubin. Un ſite favoriſé de la nature, une maiſon riante, des jardins prodigues de fruits délicieux, de grands arbres jettés ſans deſſein à des intervalles inégaux, formoient la retraite champêtre du Chevalier. C'étoit en ce lieu que la nature intacte & féconde s'offroit chaque jour à ſes regards attendris, qu'il l'étudioit dans ſes véritables merveilles, & ſavoit l'admirer telle qu'elle eſt. C'étoit là qu'il recevoit des inſpirations puiſſantes qui l'affermiſſoient dans la pratique des devoirs d'homme ; qu'à la joie ſi douce

d'exercer la bienfaiſance, ſe joignoit la joie plus douce encore de rencontrer des cœurs reconnoiſſans; que ſon ame repliée voluptueuſement ſur elle-même, jouiſſoit de l'accompliſſement de ſes reſpectables vœux, du charme attaché à l'exercice des vertus, & repoſoit en ſilence appuyée ſur ſon bonheur.

Il ne nous reçut point avec les démonſtrations d'un homme à la mode, mais avec cet air ſimple & ouvert qui annonce le caractere réfléchi d'un ſage, & la franchiſe d'un ami. Les gens du monde ont une exactitude ſi châtiée dans leur langage, une politeſſe ſi grimaciere, ſi fatiguante & ſi peu naturelle, qu'ils ont l'air de faire un perſonnage quand ils donnent des témoignages d'affection. Leurs diſcours, leurs geſtes ſont un menſonge continuel; &, à proprement parler, leur vie entiere eſt un jeu. Mais quoiqu'ils aient au plus haut degré le talent de joüer le ſentiment qu'ils n'éprouvent point, l'effort & la contrainte percent quelquefois à travers le vernis de prévenances & d'égards dont ils ſavent ſi ſupérieure-

ment faire usage. Dès le premier abord, ils épuisent en quelque façon tout leur art, & sont comme obligés de se recueillir ensuite, & de s'étudier quelque tems en silence, pour recommencer le rôle si pénible de paroître ce qu'ils ne sont pas.

Celui qui ne sait ni flatter ni tromper ; l'homme naturel & vrai qui n'est séduit que par l'attrait infaillible de l'honnête & du beau, qui méprise également le mensonge & le jargon, n'a point ces manieres empressées, signes ordinaires de la dissimulation. Il se communique peu. Il est économe de ses sentimens, comme de son existence ; & ne prodigue point son ame, pour l'épancher, quelquefois, plus sûrement, & avec plus de plaisir.

Le Chevalier s'appliquoit moins à l'étude qu'à la pratique de la philosophie ; & quoiqu'il sût beaucoup de choses, son cœur avoit encore plus de bonté que son esprit de lumieres. Ce mélange heureux de qualités aimables & de qualités précieuses, le bon emploi des unes & des autres

le garantissoient de la prétention du bel-esprit, de l'intolérance & de l'indiscrétion de l'esprit-fort, de l'exigence & de la rudesse du savoir.

Dès le lendemain, au déclin du jour, en présence de cet ami généreux, & de ses serviteurs fideles, la Religion sanctifia les vœux de la nature & de l'amour. Le Pasteur du lieu consacra notre union dans une Chapelle antique, ornée de feuillages verds, & fut le témoin plutôt que le ministre d'un engagement que nos cœurs avoient formés depuis si long-tems. Moins il y eut de pompe & d'appareil, plus le lieu saint parut se remplir de la majesté du Dieu que nous rendions le garant de nos sermens. Le silence religieux, la sombre vétusté de l'édifice sembloient annoncer sa présence auguste, & présager un châtiment terrible au premier des deux qui trahiroit sa foi.

Parmi nous, les mariages se font avec trop de célébrité. Les jeunes époux sont entourés d'une foule d'indifférens ou de mauvais railleurs. On a l'air d'être à une fête bruyante, plutôt

que d'affifter à la confirmation de l'acte le plus férieux & le plus important de la vie. Le jour où deux amans s'uniffent par les nœuds de l'hymen, ne faudroit-il pas les laiffer à eux-mêmes? Ne devroient-ils pas, ce jour-là, fe tenir éloignés de la foule, pour goûter, fans diftraction, les plus beaux inftans de l'amour, pour fe remplir des devoirs qui en prolongent l'ivreffe, fe pénétrer de leur nouvel état, & mefurer d'un œil réfléchi la carriere inconnue qu'ils vont parcourir.

L'heureux facrifice étoit confommé. Nous reftions immobiles & profternés devant les autels, les témoins toujours préfens; le miniftre, le temple avoient difparu à nos regards. Ce n'étoit point le recueillement du bonheur; c'étoit le raviffement extatique de deux ames qui entrent en commerce avec les efprits céleftes.

Nous nous levons enfin, & fortons du temple dont la fainteté nous remplit encore. Nous fommes ivres, éperdus, hors de nous mêmes. Nos genoux appefantis fous le poids de la féli-

cité, nous portent avec peine. Le Chevalier ſavoit que la préſence d'un tiers eſt importune dans ces heures trop rapides. Il prend les devans & nous laiſſe revenir ſeuls. Ermance fait quelques pas, puis s'aſſied pour ſe repoſer. Elle regarde le ciel comme pour le remercier encore. Mille baiſers pris doucement ſur ſes yeux, diſſipent le trouble enchanteur répandu ſur ſa vue. Ses bras étendus vers moi, ſon ſourire animé m'invitent à ſoulever dans mes mains le plus délicieux fardeau. Je la releve. C'étoit dans la belle ſaiſon, & à cette heure où les oiſeaux ne ramagent plus, où la nature tranquille n'eſt égayée que par le chant des raines & le murmure des ruiſſeaux. La lune dans ſon plein brilloit de toute ſa clarté. Pluſieurs maſſes de verdure nous entouroient, ſe prolongeoient irréguliérement juſqu'au ſommet des montagnes. Le parfum du beaume citronné, de la termentille & du ſerpolet, que les zéphyrs promenoient, diſperſoient dans les airs, portoit une flamme inconnue dans nos veines. Je ne ſais quel inſtinct, l'inſtinct de l'amour ou du plaiſir, nous

écarte

écarte du ſentier qui mene à la maiſon de notre vertueux hôte. Nous avançons lentement par une route ſinueuſe, à travers des arbuſtes de diverſes eſpeces. Mon bras cede avec molleſſe au poids léger de ſon corps, qui ſe penche & s'appuie ſur moi. Sa langueur n'étoit point le trouble des ſens ſubjugués ; c'étoit l'aſſurance touchante d'être à ce qu'on aime, l'abandon voluptueux d'un cœur qui connoît ſes reſſources, les jouiſſances qui lui appartiennent, & ſe livre au degré de félicité dont il ſe ſent capable.

Nous entrons dans une prairie. Des herbes odoriférantes & fraîchement coupées s'élevent en meules pyramidales & nous offrent des ſiéges de toutes parts. Un mouvement nous rapproche & nous unit. Ma belle maîtreſſe, car elle l'étoit toujours, ſe laiſſe aller dans mes bras ; & mes bras, qui trouvent des forces pour l'enlacer étroitement, n'en trouvent plus pour m'empêcher de ſuccomber avec elle. L'inſtinct qui nous avoit égarés, le même inſtinct nous conduit ſous un tilleul dont les branches recourbées vers la terre

nous enveloppent du contour de leurs épais rameaux. Dans les beaux yeux de mon épouse étincelle déja le signal du bonheur. Son sein, par des mouvemens interpretes de ses vœux, me laisse presser, mesurer de mon sein tous les trésors que l'amour m'abandonne. L'odeur de l'ambrosie sort de ses levres. Je m'incline pour la respirer de plus près. Je voudrois pomper son haleine, aspirer en quelque façon son ame avec son souffle ; & ma bouche attirée par ces deux levres de roses qui s'avançent d'un air délicieusement suppliant, savoure enfin mille baisers, mille soupirs. « Ne sommes-nous pas, lui dis-je, au moment sacré que la nature destinoit à notre bonheur ? Prends pitié de ton époux ; il se meurt sous un poids cruel ». O moment qui ne peut ni s'oublier ni se rendre ! Les cieux ouverts, un Séraphin, un Dieu ne m'eussent pas offert un objet aussi ravissant qu'elle le fut alors. Il me semble la voir encore dominée par un sentiment sublime & passionné, m'envisager, m'ouvrir les bras avec une grace & un charme inimitables ; me dire : « Reçois le prix de tant d'amour ;

ſois, j'y conſens, oui, ſois mon époux; » ſe précipiter enſuite, ſe cacher dans mon ſein avec une pudeur charmante, répondre à mes ardentes careſſes par des careſſes plus ardentes, m'inſpirer encore le reſpect en provoquant mes tranſports, créer ſous mes levres une ſource féconde, inépuiſable d'enchantemens, & détruire en moi juſqu'à la nuance d'une penſée qui n'eût pas été pour elle, juſqu'au germe d'un ſentiment qui eût ceſſé d'être un hommage pour ſon ame, au milieu du délire des ſens.

Jean Jacques a bien raiſon de dire qu'on auroit le paradis ſur la terre, ſi l'on pouvoit prolonger le bonheur de l'amour dans le mariage. Et qu'il faut plaindre ceux à qui ces ſentimens paroiſſent exagérés! L'amour, bien qu'il ſoit le principe du monde phyſique, n'en eſt pas moins, comme nous l'avons dit, un des grands reſſorts du monde moral. Tous les tranſports occaſionnés par cette paſſion primitive, ne ſemblent arracher de tems en tems nôtre ame à l'inertie d'une exiſtence paſſive, que pour lui

faire sentir son activité puissante & illimitée ; pour l'avertir par la vivacité de ses jouissances, qu'elle en peut espérer de plus vives & de plus célestes. Nos graves moralistes, nos froids dissertateurs, ont beau nous indiquer le bonheur dans cette apathie que les passions ne donnent pas ; c'est dans le délire que se trouve quelquefois la sagesse ; c'est de l'enthousiasme du véritable amour, que naît cette sensibilité d'imagination qui fait les amis tendres & délicats, les hommes compatissans, les hommes religieux, & par conséquent les hommes justes. Le sentiment, j'en conviens, nous transporte souvent dans un monde illusoire que la raison n'apperçoit pas, ou qu'elle dédaigne d'appercevoir, & rien ne peut arrêter le vol de la pensée qui poursuit des fantômes de félicité ; mais le sentiment fait mille biens sur la terre. Il polit les hommes sans les corrompre, il embellit & resserre les liens dans l'ordre social, il adoucit, il épure ce penchant le plus indomptable de tous nos penchans, qui trop souvent avoisine la férocité ; il le dénature, l'anéantit en quelque sorte, pour le reproduire

ſous les traits ſacrés de la vertu ; pour lui rendre une exiſtence divine, & en faire un hommage au ciel dans les bras de la fidélité conjugale. Si le monde réel a pour lui des bornes trop étroites qu'il aime à franchir ; les illuſions qu'il ſe fait ſont ſi touchantes & ſi ſublimes, aggrandiſſent tellement l'homme à ſes propres yeux, que l'idée ſeule de les avoir imaginées, peut changer ſes preſtiges en une conviction profonde des plus conſolantes vérités.

Au milieu même de l'effervefcence des ſens, alors qu'on ſe livre à tout le délire de l'amour, la convulſion du plaiſir n'eſt-elle pas un effort de l'ame, impatiente de ſortir de ſa priſon, & de voler au lieu de ſon origine céleſte ? Nos facultés intellectuelles, à force de ſe concentrer, de ſe confondre dans l'ame d'une épouſe adorée, s'exercent, apprennent peut-être à ſe paſſer du commerce des ſens, & à ſe détacher de tout ce qu'il y a de terreſtre autour d'elles. C'eſt ordinairement à la ſuite de ces heures ſi rapides & ſi fortunées, que

nous voyons sans frayeur que nous desirons même quelquefois l'instant de cette dissolution ; car lorsque tant de bonheur s'évanouit pour ne revenir peut-être jamais, nous ne devons trouver que vuide & dégoût, que deuil & misere dans la vie. Le monde, courbé sous le sceptre du malheur, vegete dans une sorte d'esclavage ; mais l'amour, de sa main bienfaisante, souleve de tems en tems sa chaîne immense. Sans lui, le genre-humain tomberoit anéanti sous son joug cruel, & n'existeroit pas même assez pour desirer de mourir.

Nous avions de la peine à sortir de l'extase qui nous ravissoit encore. Nos yeux couverts d'un nuage, ne pouvoient, ne vouloient plus s'ouvrir, & c'étoit la main de la pudeur qui tenoit fermés ceux de mon amante. « Craignons, disois-je, craignons les froids objets que le jour présente : la lumiere est cruelle après de si heureuses ténebres ». Nous eussions desiré n'avoir plus d'autre flambeau que celui de l'amour, & ne vivre désormais que de la vie du plaisir.

Nous regagnons enfin la maiſon du Chevalier. Nos regards à la fois languiſſans & ſereins, nos voix encore altérées, lui firent comprendre que l'hymen venoit de faire deux heureux ; mais loin de nous accueillir avec ce rire malicieux & ces inſipides railleries ſi communs parmi les gens du monde, & qui prouvent la ſéchereſſe des ames, il reſſentit à notre aſpect la plus touchante émotion, & jouit du ſpectacle de l'amour ſatisfait, comme du plus intéreſſant ſpectacle qui puiſſe émouvoir le cœur de l'homme.

Quelques mets délicatement apprêtés, la fraiſe des bois, la pêche colorée, la framboiſe odoriférante formerent le banquet de la noce. La ſubſtance de ces fruits & de quelques autres d'un goût plus exquis encore, porta le calme dans nos ſens & les rafraîchit. Ceux que m'offroit la main d'Ermance, recevoient de ſon toucher une ſaveur plus fine ; & celui qu'elle avoit approché de ſa bouche, dont le jus avoit humecté le corail de ſes levres, me sembloit un julep divin réſervé par l'amour aux plus tendres époux. Nous

béniſſions l'Être ſuprême, de nous avoir prodigué ces alimens ſimples & légers qui renouvellent l'exiſtence, & prolongent les délices de l'hymen. Notre bonheur étoit le prix de notre reconnoiſſance. Hélas ! il n'y a qu'un Dieu qui puiſſe tenir compte à l'homme de ce ſentiment, & le récompenſer d'être juſte.

Le repas fût court. On nous conduiſit à l'appartement qui nous étoit deſtiné. Quoique ſimple, il nous parut un lieu préparé par des fées. Un vernis tranſparent comme l'ivoire poli, répétoit nos traits dans les panneaux d'une boiſerie élégamment ouvragée. Le lys, ſymbole de l'innocence, le rézéda, le myrthe & la roſe enlacés l'un dans l'autre, & ſuſpendus en guirlande légere, deſſinoient nos chiffres parmi différens nœuds d'amour, & venoient former une couronne majeſtueuſe au-deſſus de la couche nuptiale. Ce fut la ſeule galanterie que nous fit le Chevalier; & elle nous toucha davantage que s'il avoit fait venir à grands frais les raretés des deux mondes, pour célébrer le plus beau de nos jours. Le luxe des fêtes ne va point avec le

tendre amour ; trop d'éclat l'effarouche ; & partout où eſt le bruit, le plaiſir ne ſe trouve jamais.

Cet aſyle me parut un temple, dès que j'y fus ſeul avec ma belle maîtreſſe. Le charme de ſa perſonne ſe réfléchiſſant ſur tous les objets, revenoit par torrens à mes yeux & à mon cœur. Je ne voyois plus le ſiége où elle étoit aſſiſe ; je voyois un autel où la Divinité deſcendue des cieux, ſous les traits les plus adorables, daignoit s'offrir aux regards d'un foible mortel, ſe rendre ſenſible, palpable pour lui ſeul ; & par une faveur inouie, l'aſſocier d'avance à toutes les délices de la béatitude. Quelles marques de reconnoiſſance pouvoient égaler ce bienfait ? Quels ſentimens euſſent été un équivalent au don de ſa perſonne ? Tous mes geſtes, toutes me paroles étoient les ſignes de l'adoration. Je me proſternois devant elle. Ses mains, ſes habits, la trace de ſes pas, recevoient l'hommage de mes baiſers multipliés.

« C'eſt à moi, diſoit-elle, d'embraſſer tes genoux ; c'eſt à moi de reçonnoître l'empire de mon époux ſur ſa compagne fidelle, cet empire ſi

doux qu'il tient de la nature, ou plutôt de l'amour ». En disant ces mots, elle se précipitoit elle-même à mes pieds, & ses mains & ses levres pressoient mes genoux ; & ses larmes, larmes de modestie, de tendresse & de vertu que ma bouche ne put assez-tôt recueillir ! & ses pleurs baignoient son visage, & sembloient accuser les témoignages si légitimes de mon amour. « Non, non, disois-je avec transport en la relevant, en la soutenant dans mes bras, c'est à moi, c'est à ton esclave de deviner dans tes yeux, de prendre à tes pieds tes ordres souverains. T'obéir est un devoir sacré, te servir une faveur céleste ; & si tu les dois toutes à ton époux, qu'il me soit permis de réclamer celle-là seule. A cette heure même, laisse ma main remplacer les mains fortunées qui président à ta parure. Laisse-moi... » & en même-tems je détachois le nœud fortuné qui soutenoit les tresses & les ondes de sa chevelure, & mes doigts repoussés mollement, disputoient à la pudeur ses droits les plus chers, écartoient, enlevoient doucement le tissu mobile que l'œil voyoit s'arrondir sur des formes admirables.

Je suspendois ces soins enchanteurs pour égarer mes levres ardentes sur des appas éblouissans, sur mille beautés échappées aux pinceaux de la Grece ; pour épuiser par tous mes sens la coupe de la volupté ; & mon cœur mourant sous le poids des sensations trop nombreuses & trop vives, exhaloit des plaintes avec des soupirs malheureux, de n'avoir pas assez d'organes pour suffire à tant de félicité. O beauté ! source de grâces & de perfections, modele de convenances & d'harmonie, accord merveilleux, inexplicable de tout ce qui ravit l'ame & subjugue les sens, créatrice des talens & des arts, mobile & objet perpétuel des travaux & des veilles du génie, souveraine de l'univers ! quel fanatique obscur, quel monstre privé de la faculté de sentir, & plus à plaindre que s'il n'existoit pas, refuse de te rendre, au moins par un regard, l'hommage que t'apportent en foule, & comme en tribut, tous les hommes bien organisés. Jamais, non jamais rien ne pourra me faire abjurer le culte que je te consacre. A mon dernier soupir, des bords de mon tombeau, & mes yeux & mon

cœur t'adresseront encore des signes d'amour & d'admiration.

Peindrai-je les délices de cette nuit, ces crises de la volupté qui nous ravissoient le sentiment de l'existence, sans nous ôter celui de notre bonheur, qui métamorphosoient tous les objets autour de nous, pour leur donner à nos yeux toutes les formes de l'enchantement; ce délire, ces pures extases qui changeoient nos soupirs en une mélodie céleste, & multiplioient nos ames en multipliant nos jouissances? Peindrai-je cette mort enchanteresse dont les symptômes accusoient le plaisir & forçoient d'envier ses victimes; l'abandon, les pleurs touchans de la plus belle des amantes, ce sommeil voluptueux trouvé sur les lys & les roses, parmi la troupe légere des songes caressans; ces baisers du matin si frais, si délicieux après un doux repos, & tout ce trouble inexprimable où le cœur jouissant encore, se délasse de ses grandes agitations, & par lequel deux époux ainsi réunis, voudroient parvenir ensemble au terme de la vie & de l'amour.

Ah ! laiſſons un voile ſur tant de félicité ; imitons ce Peintre de la Grece, qui aima mieux tirer le rideau que de rendre d'une maniere imparfaite des choſes impoſſibles à exprimer.

Pendant trois mois le bonheur fila pour nous des jours dignes du ſiecle d'or. Pendant trois mois, des prés fleuris, des bocages amoureux, & toute la nature paiſible entendirent les accens de notre reconnoiſſance, & furent les témoins de nos plaiſirs ; & l'amitié, l'amour également ſatisfaits, n'eurent plus à former que le vœu de n'être jamais ſéparés.

Hélas ! un inſtant diſſipa le plus beau des ſonges. Il fallut m'arracher aux embraſſemens d'une épouſe. Le cruel devoir m'enleva ſoudain le miroir magique qui me rendoit l'habitant d'un monde enchanté ; & je ne découvris plus autour de moi qu'un vaſte horizon de peines & d'ennuis. Je ne vis plus dans la ſociété qu'un tumulte confus, un chaos affreux & déſeſpérant, une ſorte de diſette morale & univerſelle, laiſſant

par-tout les esprits sans vigueur & les ames sans énergie. Ses amusemens me parurent misérables, ses plaisirs vains & sans réalité. Je ne vis plus dans les êtres qui la composent, que leur activité froide, leur fausseté raffinée, leurs basses intrigues & tous leurs vices grossiers. J'apperçus l'intervalle immense qu'ils ont mis entre-eux & le bonheur, & frémis de retourner sur ce malheureux théatre. « Quel rôle y jouerai-je, me disois-je à moi-même ? Si je veux être ce que je suis, j'aurai l'air d'un sauvage au milieu d'un peuple policé. Si je contrains mon indignation, ou si je n'ose faire éclater les mouvemens de la pitié, je serai faux & méprisable comme eux... Je possede en moi les sources du bonheur, ajoutai-je, une flamme immortelle court dans mes veines, brûle mon cœur, le remplit, l'inonde, & j'irois l'éteindre dans les glaces d'un monde qui corrompt tout ce qui l'approche. Irai-je parmi les grands me mêler à ces statues brillantées, dont la plupart ne doivent leur considération qu'à la main du peintre qui les colore à grands frais, me confondre dans cette foule

orgueilleuſe de porter des chaînes d'or, & de ramper autour de la fauſſe image du plaiſir? Irai-je me courber, m'avilir pour recueillir des ſemences de mort, non de cette mort qui détruit notre argile, mais de celle qui tue notre ame?..» Je fus puiſſamment tenté de renoncer à mon état, à mes prétentions, de revenir couler obſcurément mes jours dans le ſein de mon épouſe. Mais une ame jeune, & douée d'une ſenſibilité trop grande, eſt auſſi lente à ſe réſoudre, que prompte à céder à toutes les impulſions. Jouet des paſſions encore trop impétueuſes pour ſe combiner avec les forces de la raiſon, elle eſt dans la vie comme la nacelle au milieu de la tempête, & n'a pas même toujours la force de céder avec réſiſtance. Quand l'âge, la réflexion, & ſur-tout le malheur, viennent déterminer les fibres de ſa volonté à ſe mouvoir ſuivant une direction réguliere; quand elle commence à ſaiſir des rapports plus juſtes entre les objets, & à chercher le bonheur dans la perfection de ſon entendement, ſa phyſionomie, ſi l'on peut parler

ainsi, se prononce alors. Elle prend un caractere & devient elle-même.

Je devois ramper sous bien des préjugés, passer par bien des épreuves, être poussé, tiraillé par cent forces diverses, avant de retrouver en moi ce ressort qui distingue l'homme pensant de l'homme machine.

Je savois qu'il ne faut pas se croire bon exclusivement au reste du genre-humain, qu'on doit éviter les éclats d'un cynisme orgueilleux, & ne jamais s'afficher pour la satyre de son siecle. Je savois que la misanthropie est un crime de leze-humanité, puisque tout nous offre les plus sûrs indices de notre destination pour la sociabilité ; que la circonspection, l'amour des hommes sont les grandes vertus du sage, qu'il est comptable envers eux de ses facultés physiques comme de la supériorité de sa raison, qu'il doit vivre au milieu d'eux, les secourir autant qu'il le peut, les éclairer & les détromper doucement par l'exemple paisible d'une vie utile & sans reproche, diriger enfin tous ses penchans, toutes ses

lumieres

lumieres & tous ses travaux, au résultat du bonheur public. Il fallut pourtant que je me fisse une sorte de violence, pour ne pas m'isoler encore, pour contraindre au milieu de la société mon affreux dégoût pour le monde, & le sentiment douloureux de mes privations.

Je prétextai souvent des affaires, pour revenir au sein de mon épouse. Toujours elle m'adoroit, toujours ma présence étoit pour elle un bienfait; mais chez elle les droits de l'amour n'avoient rien pris sur les droits de la raison. Elle craignit que ces fréquens voyages dans mes terres ne devinssent nuisibles à mon avancement, & me pria, dans les termes les plus touchans, de les rendre plus rares. Je la connoissois trop pour lui soupçonner d'autre motif que celui de ma gloire; je souscrivis, & même sans peine, à tout ce qu'elle voulut. La joie de lui obéir étoit encore une jouissance, & adoucissoit le regret d'en être éloigné.

Entre deux personnes qui s'adorent, la premiere fois qu'on se sépare est affreuse, la seconde

fois moins pénible, la troiſieme moins cruelle encore ; & toutes les autres, à la longue, deviennent ſupportables, & même quelquefois inſenſibles. Mes fréquentes viſites auprès de mon épouſe, contribuerent beaucoup à calmer mes ennuis, à éclaircir le crêpe funebre dont la ſociété me paroiſſoit enveloppée. Hélas ! mes répugnances, ma haine pour le monde ne devoient que trop tôt s'évanouir. La variété, la multiplicité des objets qu'il préſente à l'eſprit & aux ſens, reporterent mon imagination ſur d'autes tableaux, & partagerent bientôt mes affections. Je n'avois pas une ame aſſez faite pour garder & apprécier ſon bonheur. Avec un cœur noble & porté au bien, je ne ſavois pas réprimer mon impétueuſe jeuneſſe, ni dompter encore mon naturel ardent.

Maître d'un bien conſidérable, je tâchai de parvenir aux emplois. La fortune & mon nom me permettoient d'y prétendre. Ermance elle-même deſira de me voir dans le rang convenable à ma naiſſance, & dans un poſte où, avec plus

de crédit, je ferois plus en état de dévouer ma fortune & ma vie au service de mes concitoyens. Je parus donc à la Cour, où je sollicitai des faveurs, n'ayant pas encore des droits aux récompenses; mais le vœu sincere & ardent de servir ma patrie, me parut un titre parmi des concurrens aussi jeunes que moi, dont les vues n'étoient pas, à beaucoup près, aussi pures que les miennes, & qui ne rougissoient point d'afficher des motifs méprisables. Et, toutes choses égales d'ailleurs, les prétentions de la droiture & du zele désintéressé, étoient mieux fondées que celles de la fausse gloire & de la cupidité.

Les plus belles promesses m'engagerent à me fixer dans un pays où je savois qu'il falloit de la persévérance. Mais la plupart des Ministres sont comme les coquettes, ils vous accueillent bien, vous bercent de paroles flatteuses jusqu'à ce que l'expérience, en vous éclairant sur la fausseté de leurs promesses, vous arrache le serment de fuir à jamais le théatre où la basse intrigue fait ses tours de force & recueille le

ſalaire de la vertu. Je ne ſavois encore ni m'avilir, ni chercher la gloire au prix de l'honnêteté. Les femmes galantes & accréditées, les commis, les valets, les intrigans de cour, tous ces perſonnages qu'on voit fourmiller ſur le chemin des honneurs, qui en facilitent ou en iuterdiſent l'accès ſelon leur bon plaiſir, n'avoient reçu de moi aucune déférence ſervile; auſſi m'oublia-t-on ſuivant l'uſage, & ſuivant l'uſage, je vis conférer à d'autres les emplois qu'on m'avoit promis.

Las d'eſſuyer des injuſtices, & d'exhaler des plaintes ſuperflues, je rappellai ma philoſophie, & cherchai dans le commerce de quelques gens aimables, le dédommagement de ſix mois de mécontentemens & de déplaiſirs. Un vieux Seigneur de la Cour, qui n'y venoit plus gueres, que j'avois diſtingué parmi tous les autres, & qui faiſoit mon unique ſociété, me tira de la foule des ſolliciteurs, & me conduiſit dans une ſuperbe terre ſituée dans les environs de Verſailles.

Le maître du lieu, étoit un de ces hommes qui ont autant de philoſophie qu'on en peut garder ſous le joug de l'opinion ; qui ont de l'indulgence pour les foibleſſes, & du reſpect pour les vertus ; qui connoiſſent les douceurs de l'amitié, & ſe permettent par fois les douceurs de l'amour ; un de ces hommes qui ſe font chérir par beaucoup de politeſſe & d'aménité, de complaiſances & d'égards ; qui ſont goûtés, recherchés dans tous les cercles, ſans en avoir l'eſprit ni le jargon ; qui, en ſacrifiant au luxe & à tous les goûts du ſiecle, cedent aux beſoins d'un cœur généreux, & ſavent auſſi, de tems en tems, faire des ſacrifices utiles ; un de ces hommes, enfin, qui ont des principes, qui ſavent dans les grandes occaſions montrer le courage, & même l'héroïſme de la vertu ; mais qui plus ſouvent ſe laiſſent aller à la pente générale, par une ſorte de reſpect pour les conventions & les uſages.

Chaque année, dans les beaux jours, il raſſembloit à ſa terre une ſociété nombreuſe &

choisie ; c'est-à-dire, que tout homme & toute femme d'une sagesse austere en étoient exclus. Dans ce lieu, la galanterie régnoit avec empire; mais sous les dehors de la décence. On y montroit la vivacité des desirs, l'ardeur de la volupté ; mais une politesse fine en réprimoit l'audace. C'étoit la liberté tempérée par les bienséances, & les bienséances adoucies par l'égalité, par la gaîté vive, & par tous les charmes de l'esprit qui se permet beaucoup de choses à l'aide de beaucoup de grace & de finesse. On n'y connoissoit pas le véritable amour ; mais les manieres passionnées, les mots de délicatesse & de sentiment, mêlés à tous les discours, en offroient continuellement l'heureux mensonge. Là, les femmes s'aimoient ou paroissoient s'aimer, & n'avoient point les petites prétentions de leur sexe. Toutes étoient jolies, toutes inspiroient le plaisir, & chacune d'elles venoit, tous les jours, brûler un grain d'encens sur son autel. Elles faisoient souvent des avances ; mais avec tout l'art que donne l'usage du grand monde ; & les hommes complaisans & bons, toujours

attentifs à conserver à la beauté son empire & ses droits, ne s'attribuoient jamais la gloire d'une conquête, & laissoient toutes ses jouissances à la vanité.

Dans ce grouppe de femmes aimables, on distinguoit la Marquise de *** jeune veuve, extrêmement séduisante. Une taille de nymphe, des appas frais comme la rose au lever de l'aurore, n'étoient à mes yeux que des charmes ordinaires. Mais je ne sais quelle beauté molle, répandue sur toute sa personne, des mouvemens abandonnés, des regards languissans qui révéloient un cœur sensible, & les besoins de l'amour, plutôt que les besoins du plaisir, me parurent des charmes faits pour émouvoir.

La Marquise étoit de ces femmes qui s'extasient au mot de constance, & dont la vie entiere est un tourbillon d'inconstance, qui ont le langage & tout l'extérieur du sentiment, qui aspirent, qui eurent des droits peut-être aux biens qu'il promet, qui, se croyant de bonne-foi

ſuſceptibles d'une tendreſſe à toute épreuve, prodiguent les ſermens d'aimer toujours avec les témoignages de la paſſion la plus vive & la plus ſincere ; mais chez leſquelles l'imagination ne ſe repoſe jamais, & dont l'ame trop flexible & gâtée d'ailleurs par une mauvaiſe éducation, ne reçoit plus que des impreſſions fugitives. Sans former aucun deſir injurieux à mon épouſe, je me procurai des lumieres ſur le compte de la Marquiſe. Au premier abord, elle m'avoit paru faite pour reſſentir & inſpirer une paſſion : & malgré ma réſolution de ne jamais violer la foi conjugale, je fus fâché d'être détrompé.

Ce goût qui décide les préférences, ou plutôt le beſoin d'un amant quelconque, me rendit l'objet de ſa fantaiſie. Je m'en apperçus, & ne pus m'empêcher d'en frémir. La même ſympathie agiſſoit inſenſiblement ſur moi ; je ne démêlois pas, je ne voulois pas démêler encore mon goût naiſſant ; mais quand je voyois la Marquiſe, je ſentois la néceſſité, je formois le

deſſein de fuir un lieu ſi dangereux. Des idées vagues, un mal-aiſe indéfiniſſable me rendoient indécis, incertain, troublé. J'adorois mon épouſe, & ſon abſence me devenoit ſupportable; & je ne ſais quel lien ſecret commençoit à m'attacher à ce ſéjour funeſte. La Marquiſe me cherchoit, me prévenoit ſans ceſſe; ſans ceſſe elle faiſoit naître l'occaſion de placer mille attentions flatteuſes, de m'adreſſer mille choſes fines, auxquelles je ne pouvois m'empêcher de répondre. Le grand uſage de la galanterie lui fourniſſoit à tous les inſtans des armes contre moi.

Il faut l'avouer, il eſt un âge où l'époux le plus généreux, l'amant le plus ſenſible, ne ſont pas capables de cette fidélité incorruptible dont quelques femmes donnent l'exemple. L'amour, ce ſentiment qui leur appartient, quand il entre profondément dans leur cœur, en abſorbe tous les autres ſentimens, & leur en tient lieu. Elles ſont bienfaiſantes par amour, juſtes par amour, généreuſes par amour; elles font tout par amour.

L'amour, enfin, eſt le principe & le beſoin, le charme & le mobile de leur vie. Plus capables que nous des jouiſſances de l'ame, & plus jalouſes de les prolonger, elles tremblent au mot d'inconſtance, & l'idée de l'anéantiſſement n'eſt pas plus horrible pour tout homme qui penſe, que ne l'eſt pour elles l'idée de rompre leur premier engagement. Leur imagination d'ailleurs plus vive que la nôtre, embellit ſans ceſſe à leurs yeux le premier objet qui les ſéduiſit, le pare continuellement de qualités précieuſes, & fournit à leur ſenſibilité des intérêts toujours plus tendres, & des motifs toujours plus puiſſans d'un éternel attachement. L'inconſtance même de l'objet aimé, irrite le feu intérieur qu'elles éprouvent, & l'on ſait combien le malheur donne de véhémence à cette paſſion chez les femmes. Elles jouiſſent de leur affliction, de leurs larmes, parce que l'image perpétuelle de mille plaiſirs délicats dont elles n'apperçoivent la ſource qu'au fond de leur cœur, & que leur tendreſſe exaltée, promet dans la ſolitude, à l'amant, à l'époux qu'elles regrettent, les entretient dans un état

d'illuſions touchantes, qui rendent moins fré-quens les intervalles de la douleur. Le ſentiment de leur fidélité, de leur courage, ſe mêlant de plus aux peines de l'amour, & flattant leur amour-propre, la premiere peut-être de toutes leurs paſſions, leur fait voir plus éclatant le triomphe de leur vertu, & trouver des conſolations délicieuſes dans ces privations forcées qui acquierent tout le mérite des ſacrifices volontaires.

Né avec un tempérament ardent, & dans cette ſaiſon de la vie où rien ne peut balancer les impreſſions faites ſur les ſens. Je reſſentois déja tout leur pouvoir. Si je m'appercevois de l'abſence de mon épouſe, je regrettois les charmes de ſa perſonne, bien plus encore que les charmes de ſon ame. Une altération viſible, marquoit la fougue de mes deſirs, & l'homme moral ne pouvoit plus triompher de l'homme phyſique. La Marquiſe n'avoit point les attraits d'Ermance; mais elle étoit douée d'un caractere de beauté propre à toucher un jeune homme né avec un cœur ſenſible & des organes vigou-

reux. Je voyois la prodigieuſe différence ; mais plus celle-ci perdoit au parallele, plus j'étois prêt d'attenter au plus reſpectable des nœuds. Une femme jeune & belle, qui n'a pas les vertus de ſon ſexe, eſt, ſelon moi, le plus à plaindre des êtres. Le vice & la beauté, quand ils ſe trouvent enſemble, forment un aſſemblage d'autant plus dangereux, qu'il inſpire à la fois l'intérêt & la pitié. Que de philoſophie, que de courage ne faut-il pas, pour mépriſer, pour fuir, pour ne pas même chérir celle qui nous promet des plaiſirs, dont les beaux yeux commencent par embrâſer nos ſens, & réveiller en nous les plus délicieux penchans du cœur, dont tous les charmes animés appellent nos hommages, & ſemblent même implorer la faveur de devenir notre conquête ! Quand tous les preſtiges d'un goût vif & naiſſant obſcurciſſent la raiſon & interceptent ſa voix, elle n'oſe plus ſe livrer à la ſévérité de ſes jugemens ; ou, ſi on la conſulte, on cherche à la pervertir, à lui faire prendre un langage autre

que le langage qui lui eſt propre. On veut qu'elle juſtifie, qu'elle approuve & le coupable qui nous ſéduit, & l'indulgence qu'il eſt ſi doux de lui accorder. On raſſemble avec ſubtilité, ſous ſes yeux, tout ce qui concourt à faire un devoir de cette indulgence, & à motiver le ſentiment plus tendre qui peu à peu lui ſuccede. Si celle qui nous intéreſſe joint au malheur d'être coupable celui de l'être de bonne-foi, ou de s'honorer de ſes foibleſſes ; le courage de braver le préjugé public, qui, pour les mêmes fautes, ne flétrit que l'un des deux ſexes, & l'art plus ſéducteur de juſtifier ſa conduite par le ſentiment, prennent encore à nos yeux un certain caractere de vertu.

Je fuyois la Marquiſe, & la retrouvois ſans ceſſe. Quand je me croyois loin d'elle, j'entendois ſa voix. Si j'avois la volonté décidée de quitter ces lieux, ſi cédant au premier mouvement d'une réſolution généreuſe, j'allois prendre congé du maître du château, elle ſe trouvoit ſur mon paſſage, & un léger ſourire, un ſeul mot de ſa

bouche renversoient toutes mes résolutions. Je ne sais quel instinct la ramenoit toujours aux lieux où j'étois, & l'y ramenoit toujours plus séduisante & plus belle. Ses regards accusoient mon indifférence, ses soupirs provoquoient les miens, le son de sa voix alloit chercher & troubler mon cœur. Je m'arrêtois sur l'image d'Ermance, je revenois à celle de la Marquise. Celle-ci me paroissoit malheureuse de ne pas ressembler à mon épouse, & le plus tendre intérêt faisoit couler mes larmes. Est-ce sa faute, disois-je, si le ciel n'orna point son ame de toutes les perfections qui brillent dans une créature angélique? Puis repassant dans ma mémoire tout ce qu'Ermance m'avoit enseigné, je me rappelois sa morale si douce, si appropriée à mon cœur; & j'ajoutois: Ne m'a-t-elle pas souvent dit elle-même, que le plus malheureux des êtres étoit l'homme subjugué par des passions impérieuses, que le foible, que le méchant même avoient des droits à l'indulgence & à la pitié? Résister au mouvement de bienveillance

& d'humanité qui me domine en ce moment, ne feroit-ce pas tromper fes vœux les plus chers? Ne feroit-ce pas offenfer fon ame, & me rendre indigne d'elle? Veut-elle que l'amitié foit exclufive, que mon cœur aimant & fenfible n'ait des fentimens affectueux, ne s'épanche que pour elle feule?... La Marquife eft, dit-on, volage; ah! fi une liaifon de quelques jours avec un homme épris des charmes de la vertu, pouvoit lui être utile, & la ramener à des principes folides, fi je pouvois lui donner une idée du véritable amour.... Je frémiffois à cette réflexion, & ne pouvois me diffimuler que mes raifonnemens n'étoient autre chofe que les fophifmes du vice, que le bruit de la paffion qui vouloit s'étourdir, & appaifer le murmure de la confcience.

Depuis quelques jours, j'éprouvois une incertitude défolante, des combats affreux & perpétuels. La Marquife m'agaçoit, me pourfuivoit avec une conftance incroyable, & n'obtenoit

rien. Humiliée, déconcertée, irritée, & toujours plus amoureuſe, elle laiſſoit voir alternativement toutes les paſſions ſur ſon viſage. Ma réſiſtance étonnoit tout le monde. Tenir ainſi rigueur à une femme charmante, à qui j'aurois dû ſauver même l'humiliation des avances, & les déſagrémens du rôle que je lui laiſſois faire, paroiſſoit d'une indécence, d'un manque d'uſage ſans exemple. Elle devoit triompher enfin.

Après un ſouper charmant, dans une de ces belles ſoirées où la gaîté devient plus vive, la liberté plus grande, le plaiſir plus animé, tous les convives allerent prendre le frais ſous des boſquets faiſant partie d'un parc immenſe. La Marquiſe s'empare de mon bras, & pour la premiere fois, je me livre à la douceur infinie de ſentir près de moi l'objet que je préfere. On folâtre, on ſe diſperſe dans les boſquets.. Ma belle a ſoin de m'écarter de la foule, & bientôt le ſeul bruit d'une caſcade ſolitaire parvient à nos oreilles. Elle gardoit le ſilence ; mais ſes ſoupirs

ſoupirs diſoient ce qui ſe paſſoit dans ſon ame. Sa démarche abandonnée, me fit comprendre qu'elle ne pouvoit plus contenir ſes tranſports. Je ſentis ſes mouvemens paſſionnés, je devinai ſes deſſeins, & en treſſaillis de volupté. L'image ſacrée de l'hymen que j'allois outrager, l'idée du remords qui devoit ſuivre cette profanation, ne formoient plus en moi qu'un mélange de ſentimens foibles & confus, qu'un ſerrement de main de la Marquiſe eut bientôt diſſipé. L'enchantereſſe avoit trop d'expérience pour ne pas voir dans cet inſtant l'inſtant de ma défaite. Jamais belle bouche n'adreſſa des reproches auſſi tendres, des diſcours auſſi touchans, & n'imprima des baiſers plus doux. Jamais femme ne fit valoir tant d'avantages naturels, tant de charmes de toute eſpece, pour attirer un amant dans ſes bras. Bannir tous les ſcrupules de celui qu'on veut ſéduire, en ne paroiſſant s'occuper que des ſiens, flatter l'amour-propre en excitant le deſir, enivrer à la fois un jeune cœur des parfums de l'orgueil & des poiſons de la volupté, étoit

pour elle un art dont elle possédoit toutes les finesses.

O ciel! disoit-elle après mille préliminaires délicieux, & en laissant tomber sur moi des regards pleins de langueur, tu vois s'il est fait pour inspirer un doux penchant .... pour justifier une foiblesse..... Devenue plus ardente après cet aveu, elle m'entoure de ses bras flexibles. Conduit sans savoir où j'allois, sous une voûte sombre, pressé, presque étouffé sur un sein de feu, sous les baisers nombreux d'une bouche amoureuse, surpris, égaré moi-même, je m'abandonnai à toute l'ivresse de ce dangereux moment, & devins aussi coupable que je pouvois l'être.

Dieu! qu'une premiere faute est à redouter! & que les réflexions qui la suivent sont décourageantes & funestes. Lorsque le plaisir trompeur a fui, que le songe est passé, l'ame étourdie de se voir coupable d'un crime dont la seule idée auparavant lui causoit de l'horreur, ne se recon-

noiſſant plus, ne s'eſtimant plus, s'ouvre toute entiere à la crainte, à la foibleſſe, à la puſillanimité. Le regret des forces qu'on perd ôte la confiance des forces qui reſtent, & l'on cede au torrent, ne ſe croyant plus capable de lui réſiſter. On imite l'eſclave mépriſable qui pleure ſur ſa chaîne pouvant encore la briſer ; ou l'athlete robuſte & lâche à la fois, qui cede à un foible adverſaire, & que la frayeur empêche de faire uſage de ſa force. Ce qu'il y a de plus affligeant encore, ces premieres douleurs, ces douleurs ſi ameres d'un cœur vertueux qui a failli, n'y laiſſent que des traces peu durables, & l'aurore du premier jour qui ſuit les voit ſouvent diſparoître pour jamais. Hélas ! tant que le malheur n'a point mêlé ſa teinte lugubre & ſalutaire à toutes nos affections, tant qu'il n'a point mis ſous nos yeux le miroir de l'expérience, ce miroir fidele où l'homme fragile ſe voit enfin tel qu'il eſt, le repentir des fautes eſt un trouble momentané de l'âme, plutôt que cette tempête intérieure du remords, d'où jailliſſent le jour pur

de la raison & la lumiere consolante de la vertu.

Je détestai mon égarement, & j'y retombai plus d'une fois. On se familiarise sans peine avec le crime qui plaît, & le charme qu'on y trouve en devient presque toujours l'excuse. Mes sentimens pour la Marquise n'étoient point de l'amour, n'étoient qu'un goût passager sans doute; mais dans un séjour où tous les plaisirs naissent à l'envi sous les pas, les goûts acquierent une vivacité qui ressemble à la passion. Mes plaisirs étoient mêlés de continuelles inquiétudes, & néanmoins je ne cessois pas de m'y livrer. Ces inquiétudes, cette tristesse intérieure dégénérant en une sorte de langueur inséparable de mes fausses jouissances, m'y attachoient davantage. Livré d'ailleurs à l'action trop vive & presque unique de mes sens, qui rendoit foible encore l'exercice de mon ame, je m'excusois moi-même. Digne à mes propres yeux d'intérêt, de pitié, je blâmois moins mes plaisirs, & pensois déja que pour alléger ses fautes il suffisoit de quelques efforts pour n'y pas succomber.

Par un vœu intime que je n'oſois m'avouer, j'aſpirois à devenir plus coupable, pour mériter plus d'indulgence; je commençois même à croire que la fidélité conjugale étoit un être moral, & que le cœur ſeul pouvoit la violer. Ceux qui ſe ſont trouvés dans des ſituations ſemblables, ſentiront combien cette gradation d'idées & de ſentimens eſt dans la nature. Mêler des pleurs d'attendriſſement aux larmes du repentir, juſtifier ſes fautes au milieu de ſes remords, jouir en quelque façon de ſes remords, c'eſt être bien éloigné de renoncer au crime.

La volage Marquiſe me quitta bientôt. Son imagination mobile comme l'onde, & légere comme le zéphyr, lui fit voir dans les bras d'un autre, des plaiſirs qu'elle ne trouvoit plus dans les miens. Nous nous étions pris ſans beaucoup d'amour, nous nous quittâmes ſans beaucoup de regret.

Je n'oſois cependant écrire à mon épouſe; frémiſſant à la ſeule penſée de cette femme

respectable, n'ayant déja plus le courage de poursuivre ma carriere, de m'occuper de mon avancement, sans dessein, sans objet, l'angoisse & l'ennui dans le cœur, j'abandonnai cette maison de campagne. La Marquise partoit pour Paris. Déja dégoûtée de l'amant qui m'avoit succédé, lasse d'une chaîne de deux jours, elle me proposa machinalement de l'accompagner, & j'acceptai machinalement. Machinalement nous renouâmes une liaison de vingt-quatre heures, & la rompîmes machinalement. Pendant mon séjour à la Cour, la curiosité de voir la Capitale, ne m'avoit pas une seule fois détourné de la poursuite de mes affaires, & j'arrivai, pour la premiere fois, dans cette grande Ville.

J'avois effleuré la coupe des fausses voluptés, & mon cœur préparé pour ainsi dire aux impressions du vice, devoit, à la premiere atteinte, s'y ouvrir tout entier. Toutes les choses qui sont en possession de séduire les yeux & de surprendre l'admiration, les embellissemens de la sculpture & de l'architecture prodigués au-dedans & au

dehors des palais, qui, dans Paris, se multiplient sous les yeux de l'étranger; les scenes riantes de la campagne, & les faits intéressans de l'histoire retracés sur la laine & sur la soie, sur les étoffes & les ameublemens; le génie de l'homme respirant dans les édifices & les jardins publics, les grands mouvemens de son ame exprimés avec autant de délicatesse que d'énergie, sur le marbre, sur la toile, comme dans les chefs-d'œuvres de l'éloquence & de la poésie; la matiere modifiée, vivifiée pour ainsi dire de cent façons diverses; le spectacle de l'industrie occupant un vaste horizon, cet air de magnificence & de fécondité qu'elle donne, le coup-d'œil brillant, le doux tumulte d'un peuple empressé de jouir; la mise des femmes, l'élégance & le goût de leur parure, jusqu'au parfum qu'elles laissent sur leurs traces, & qu'on diroit l'encens de la volupté même, ou plutôt l'appât invisible qu'elles jettent à l'envi dans tous les lieux où elles passent, pour captiver tous les cœurs; cette image, enfin, des beaux jours d'Athenes & de

Rome, tous ces tableaux, tous ces objets réaliſerent à mes yeux les merveilles de la féerie.

Dans cette Ville faſtueuſe, je voyois de toutes parts des autels dreſſés au plaiſir ; la foule de ſes prêtreſſes & de ſes adorateurs. Je voyois les hommes de tous les âges, de tous les états, de toutes les conditions, aſpirer à ce but commun, y porter comme en tribut le produit de leurs occupations, de leurs travaux & de leur induſtrie. Et quel mortel, à moins qu'un ſuc lapidifique ne pénetre ſa ſubſtance, quel ſage même jetté pour la premiere fois dans le ſein de la Capitale, peut voir le plaiſir expoſé ſous tant de métamorphoſes, honoré par tant de monumens, célébré par tant de voix, ſans lui rendre au moins par un ſoupir, un hommage involontaire ? Soyons ſinceres & juſtes, comment ne pas reſſentir l'ivreſſe qui s'introduit dans tous les ſens, & preſque dans tous les pores, avec l'atmoſphere que l'on reſpire en ce lieu ? Comment réſiſter, & ſur-tout dans l'adoleſcence, à des vices paſſés en mœurs dans la ſociété ? Doit-on exiger de

la jeuneſſe la froideur de l'âge avancé, & attendre de l'inexpérience le triomphe pénible de la vertu la plus conſommée.

Qu'on ne reproche point à ma plume de manquer de circonſpection & de réſerve. Elle n'a point le projet coupable de légitimer des foibleſſes & des vices qu'elle condamne aſſurément. Mais quand les ſemences du mal ſont enracinées dans toutes les conditions, une heureuſe perſuaſion n'entre dans les eſprits, qu'à l'aide de beaucoup d'art. Un meilleur état ne s'opere dans les cœurs corrompus qu'au moyen de lénitifs bien doux. Car ſi nous ſouffrons qu'on mette ſous nos yeux la regle de nos devoirs, nous craignons cependant de la ſuivre en tous points, & voulons toujours y trouver des adouciſſemens. Nous apprendre que nos foibleſſes & nos vices ſont moins l'ouvrage de nos penchans que celui de la ſociété, c'eſt réveiller & flatter en même tems notre bonté naturelle ; c'eſt faire naître le deſir de lui rendre ſon inſtinct primitif; c'eſt provoquer le courage & les efforts de notre

ame : car il eſt peut-être dans l'homme de chercher quelquefois à s'atteſter ſes moyens & ſes forces. Quand on lui a démontré que ſes vices ſont le réſultat d'une impulſion générale, & que ſes vices ſont la ſource du malheur public ainſi que du malheur particulier, il veut faire voir auſſi qu'il eſt capable de réſiſter à cette impulſion; qu'il peut de lui-même, & par la ſeule puiſſance de ſa volonté, s'arracher à la dépravation commune, & remonter courageuſement la pente qui l'entraînoit ſi loin de ſa premiere deſtination. D'ailleurs, nous ſommes plus diſpoſés à croire, nous écoutons avec plus de complaiſance celui qui nous excuſe & nous plaint, que celui dont la morale trop auſtere ne s'accommode point à notre foibleſſe. L'un nous aime & nous conſole, l'autre nous hait & nous déſeſpere. Toujours on tâche, autant qu'on le peut, de vivre en paix avec ſon ame, d'en déraciner tous les germes, d'en effacer toutes les traces du remords; & c'eſt quand l'homme n'eſt pas tout-à-fait mécontent de lui-même, qu'il eſt en état de lutter

enfin contre les préjugés & les vices, qu'il reconnoît tôt ou tard pour les ennemis de ſon repos. Si les maximes les plus touchantes, & les plus adaptées au cœur humain, ne parviennent pas tout d'un coup à nous rendre meilleurs & plus heureux, elles préparent du moins, elles accélerent cette raiſon tardive, mais durable, que la ſucceſſion des épreuves & des événemens de la vie amene néceſſairement.

Il me fallut donc, en entrànt dans cette nouvelle Sybaris, payer un tribut d'autant plus inévitable, que mes paſſions étoient plus véhémentes, & mon imagination plus active. Je fus d'abord en proie à mille deſirs, à mille idées confuſes, dont le raiſonnement qui ſuit fut à-peu-près le réſultat. « Dieu n'a-t-il doué l'homme d'un génie créateur, ne lui a-t-il ſuggéré l'invention de tant de merveilles, la recherche de tant de moyens, pour varier, pour multiplier ſes jouiſſances, n'a-t-il mis ſous ſes yeux tant d'objets de ſéduction que pour en exiger le continuel ſacrifice ? Pourquoi m'in-

troduire dans un parterre éclatant des fleurs les plus belles, s'il m'est défendu d'en cueillir? Pourquoi tenter, enfin, l'être foible & malheureux qu'on fait incapable de résister? Au lieu de me faire homme, que ne me faisoit-il un ange, ou un être intermédiaire entre l'homme & les esprits célestes? »

Je frémissois au milieu de ces réflexions coupables, & le souvenir d'Ermance, l'unique souvenir de mon épouse, obscurcissoit tous les tableaux du plaisir & du luxe, tout l'éclat des objets qu'ils présentent ramenoit la douleur & souvent l'effroi dans mon ame. Mais j'avois affaire à des hommes qui ne donnoient pas le tems à la réflexion de mûrir dans mon esprit. J'étois tombé entre les mains de ces agréables de la capitale, qui érigent la scélératesse en systême, & la font passer en amusement; qui se disant les dispensateurs des réputations, les maîtres de la renommée, s'emparent de tous ceux qui débutent dans le monde, les endoctrinent, les forment, & se dépêchent de

les associer à tous leurs vices & à tous leurs travers. Au plus petit nuage, à la plus petite altération visible sur mon front, ils opposoient la proposition d'une partie brillante chez quelqu'une de ces beautés fameuses que tout le monde court, dont personne ne fait cas, & qui cependant donnent le ton au grand nombre. Ils me menoient chez les femmes galantes, chez les femmes coquettes, & dans tous les cercles assez à plaindre pour s'amuser de leur fadeur & de leur impertinence, c'est-à-dire, dans les assemblées où les sottises brillantes font fortune, où l'on déchire les amis foibles, le mérite indigent, les grands disgraciés & les beautés passées. Ils alloient chez les marchands s'émerveiller de tout, avoir envie de tout, demander le prix de tout, sans jamais rien acheter; dans les atteliers des peintres & des sculpteurs, admirer des choses médiocres, critiquer des chefs-d'œuvres, donner des avis aux artistes, & afficher par-tout leur ignorance & leur fatuité. Enfin, ils me traînoient péniblement de maison en maison de boutique en boutique, de fête en fête; mais de

tous les lieux où ils promenerent mon avide curiosité, le spectacle fut l'écueil le plus funeste à mes principes de constance & de foi conjugale, déja bien altérés. La pompe du théatre, dont je n'avois vu qu'une foible esquisse en province, la perfection du jeu des acteurs, & la beauté des femmes exagérée par tous les prestiges de l'art, qui exerce tant de pouvoir sur les yeux; cette illusion complette & délicieuse qui fait oublier l'actrice pour laisser voir seulement le personnage qu'elle représente, & ramener l'ame à tout l'intérêt qu'il inspire, cet attendrissement doux qu'on éprouve & qui dure encore lors même que l'illusion n'est plus, ce charme, enfin, de songer que l'expression si vraie d'un sentiment vertueux & tendre, ne peut partir que d'un cœur fait pour en être pénétré, tout cela vint me livrer au délire passager, mais impétueux, de la passion la plus vive.

Le dirai-je ? Le remords s'éteignit au fond de mon cœur; l'image d'Ermance en fut repoussée, bannie, par l'image d'un objet digne de tous

les mépris : ce cœur, autrefois le temple du ſaint amour, acheva de ſe dégrader par un culte profane, (*) & put trouver dans des plaiſirs déſavoués par l'honneur, des tranſports faits pour être le prix de la vertu. Je bus l'oubli de l'innocence, l'oubli même de mon crime, avec la coupe empoiſonnée que m'offrit une nouvelle Circé, & dès cet inſtant ma métamorphoſe fut complette. Les petits beſoins de la vanité, des fantaiſies ardentes, la fureur des bonnes fortūnes, remplacerent des mœurs pures, des goûts honnêtes, & la plus noble des paſſions. Une riche parure couvrit la honte de cet inconcevable changement, un char brillant promena mes nouveaux travers, & toutes les ſuperfluités de la molleſſe & du luxe, toutes les curieuſes bagatelles que l'on a moins pour l'utilité que pour l'oſtentation, acheverent de faire

(*) Ceci ne s'adreſſe pas plus à une Comédienne qu'à toute femme devenue mépriſable par ſa conduite. Nous connoiſſons des Actrices très-eſtimables, capables des actions les plus belles & des procédés les plus délicats.

de moi un de ces hommes que le vulgaire envie, & que le sage voit en pitié. Le faste régla mes dépenses, la passion aveugle en détermina l'usage, & le vice & ses agens s'enrichirent d'un bien que réclamoient les gémissemens de la veuve, & le silence plus éloquent de la vertu souffrante.

Ma raison, cependant, qui jettoit encore quelques lueurs du sein de l'abîme où je me précipitois, me fit entrevoir le néant de mon bonheur, & apprécier le nouvel objet qui m'avoit séduit. Parmi les témoignages de la passion la plus vive, je distinguai les caresses de l'art, de ces étreintes délicieuses qui font trouver dans un moment de jouissance l'oubli d'un demi siecle d'adversité. Je me rappellai la plus adorable des femmes, mon cœur fut chercher son cœur au milieu des transports qui l'outrageoient, & mes plaisirs imparfaits, & empreints d'une sorte de désespoir, furent un hommage pour mon épouse dans les bras de ma maîtresse. Mais celle-ci s'enorgueillissoit moins du triomphe de ses yeux, qu'elle ne s'inquiétoit du nombre de mes largesses; & les dons de ma bourse la flattoient beaucoup plus

que

que mes ſoupirs. Je m'en apperçus, j'en fus indigné. Le dépit amena le réfroidiſſement; &, devenant plus circonſpect, je ſuſpendis mes bienfaits, afin d'acquérir de nouvelles lumieres ſur le compte de ma belle. Ce tems d'épreuve ne s'accommodant point avec ſes beſoins de tous les jours, détermina ſon changement. Elle me quitta; & malgré le déſeſpoir de ma vanité, plutôt que celui de mon amour, je ne pus m'empêcher de trouver ſon inconſtance une juſtice.

Gens du monde, qui traitez ſérieuſement l'infidélité d'une maîtreſſe; qui faites un étalage ridicule de ſes ſermens, de vos bienfaits, & des engagemens qu'elle a pris avec vous, ne voyez-vous pas que le changement eſt un privilége de ſon état, un droit que vous lui donnez vous-même, en faiſant avec elle un marché honteux de l'amour & de ſes plaiſirs. Toute femme qui trafique de ſes charmes, doit paſſer au plus offrant comme une marchandiſe. Toute femme qui ſe vend, déclare d'avance que l'innocence & l'honneur ne ſont plus rien pour elle. L'abſence de ces deux vertus ne ſuppoſe-t-elle pas l'abſence,

le mépris de toutes les autres ? Et n'eſt-ce pas une abſurdité, une folie, que de chercher les délicateſſes & les procédés de l'honneur, dans un être voué au déshonneur, & qui d'ailleurs ne vous doit aucune vertu, puiſque vous lui refuſez toute eſtime ? Celle qui a pu ſe familiariſer avec l'opprobre, peut donc ſe faire un jeu de la perfidie, de la mauvaiſe foi, de l'exigence de vos prétentions, ne doit être fidele à rien, ſi ce n'eſt à l'intérêt qui la conſole, par toutes les commodités de l'abondance & du luxe, de l'infamie dont vous la notez, & qui, dans des tems de corruption, lui rend aux yeux de la multitude, la conſidération qu'elle perd aux yeux de quelques ſages.

Guéri de mon fol amour, il me reſta dans l'ame un ſentiment de vuide & d'aigreur, un mélange de foibles regrets, de nouveaux deſirs, & ma vanité s'irritant de plus en plus, me lança tout-à-fait dans le tourbillon. D'ailleurs, craignant la ſolitude & les réflexions qu'elle amene, je me répandois au dehors, pour ne pas rentrer au dedans de moi. Je me redoutois moi-même,

& cherchois le bruit, de peur de rencontrer le remords. Il se faisoit sentir cependant, malgré mes soins pour l'éloigner. Quand mes regards tremblans osoient se tourner vers les lieux paisibles où respiroit Ermance, j'étois accablé de l'effroi de mes égaremens. Me croyant alors dans cette situation désespérée dont on ne revient plus, j'étois comme le scélérat qui, n'espérant plus échapper à la justice des hommes, cherche à s'étourdir sur son sort par de nouveaux crimes; & j'aspirois peut-être à cette insensibilité que donne l'habitude des forfaits.

Pourquoi n'avons nous plus ces qualités mâles & vigoureuses qui maintiennent dans le parti de la vertu, & firent tant d'hommes étonnans parmi nos aïeux? Pourquoi trouve-t-on si rarement, parmi nous, cette élévation & cette continuité de courage qui pourroient seules légitimer la haute opinion que nous avons de notre espece? La cause de cette sorte de dégradation est sans doute dans l'état actuel de l'esprit humain. Sans admettre le paradoxe, qu'il est dangereux d'é-

clairer sa raison, on ne peut disconvenir, que les sciences & les arts, à force de polir la société, n'établissent le premier degré de la corruption dans un empire, & ne lui fassent faire un pas vers sa décadence. Des goûts frivoles, des inclinations molles que produisent les talens agréables, de l'abus des arts & des richesses, a résulté, parmi nous, l'affoiblissement de ce grand ressort de l'ame, qui lui donne une tendance irrésistible vers les grandes choses. Autrefois, (& ces exemples de l'antiquité cités tant de fois, ont besoin peut-être d'être rappelés sans cesse, pour être enfin suivis) autrefois les vertus individuelles, les vertus sociales, les vertus guerrieres se nourrissoient, se fortifioient par l'exemple des mœurs publiques, par l'exemple des récompenses & des honneurs prodigués dans les jours de fêtes, au génie, à la sagesse, au patriotisme. Aujourd'hui nos mœurs, nos sociétés, nos fêtes, sont la source de la dépravation, l'écueil de toute vertu. Les jeux de la Gymnastique, les exercices mâles & robustes qui formoient la jeunesse à supporter les fatigues, à vaincre les périls, & par conséquent à se vaincre

ſoi-même, ont fait place à une éducation caſaniere qui énerve le corps & ne permet pas même à la nature de le perfectionner, qui rapetiſſe l'eſprit au lieu de l'agrandir, en ne mettant de prix à ſes heureux développemens, que de futiles bagatelles, ou de vains objets de luxe & d'oſtentation, peu capables même d'exciter l'indolence ou de ranimer le dégoût. Le cœur qui ſe reſſent d'une auſſi foible culture, gâté, avant d'être formé, par une ſi mauvaiſe éducation, ne ſait ni réſiſter, ni combattre, cede à tous les ch[illegible], s'ouvre à toutes les paſſions ; ſes ſentimens, ſes deſirs appartiennent à la multitude, aux circonſtances, aux tems, aux lieux qui le commandent toujours. C'eſt ce qui fait que la ſociété fourmille de ces automates légers & mobiles que les vents de l'opinion pouſſent & repouſſent en tous ſens au gré de mille directions, & qu'il eſt ſi rare de rencontrer un ſeul être qui mérite le nom d'homme. Le même jour nous voit paſſer de la joie à la triſteſſe, de l'amour à la haine, de l'endurciſſement à la pitié, de la fureur au remords. Le même jour voit notre eſprit s'occuper de

grandes choses, & de soins minutieux, d'idées politiques, & de bagatelles, de réflexions morales, & de projets de folie. Chez le grand, nous desirons les honneurs, chez le financier l'opulence, & auprès du philosophe nous soupirons après la sagesse. Les mêts, la bonne chere même, changent notre maniere d'être, & causent en nous une métamorphose instantanée. Nos esprits sont-ils échauffés par les fumées de la table, nous ne connoissons plus les craintes, les ennuis, les revers, la terre entiere est notre partage. Les fumées se dissipent-elles, adieu notre confiance, notre fermeté, notre grandeur; nous nous retrouvons ce que nous sommes, c'est-à-dire, petits, foibles & misérables. Voyez un de nos modernes Apicius au sortir d'un bon repas; il paroît communicatif, affectueux, compatissant; sa démonstration, si vous le voulez même, est sincere; il se sent capable d'amitié, de bonté, d'humanité dans ce moment; mais cet homme alors, n'est plus lui-même, il ne voit rien, ne juge rien tel qu'il est, & n'en impose jamais à l'homme sobre & modéré qui l'observe de sang froid. Les alimens composés, les boissons

ignées, qui fermentent dans son corps, agissant trop vivement sur les organes du sentiment, & précipitant leurs vibrations, ceux-ci transmettent à son ame des sensations forcées, & montent la machine sur un ton qui ne lui est pas naturel. Accostez le même homme quelques heures après dans un lieu public, ou allez le voir, le lendemain, chez lui, ce sera un autre masque, un autre maintien, un autre langage. Pauvres humains, dont les qualités morales dépendent des alimens qui vous nourrissent, de l'influence du sol qui vous porte; dont les jugemens, les volontés, le génie, les vertus même, peut-être, sont assujettis aux combinaisons si diverses des élémens qui composent l'air que vous respirez! Chétifs & malheureux humains! vantez encore l'excellence de votre nature, & les priviléges de votre espece.

Bientôt je tins un rang distingué parmi les agréables du jour. J'avois déja tous les ridicules en crédit, tous les travers qui réussissent dans le monde. J'étois de tous les conseils où se décide

la grande affaire des modes, de toutes les parties extravagantes, de toutes les débauches où l'on se ruine sans s'amuser. Je donnois des concerts, des soupers délicieux dans de petites maisons. J'y rassemblois des libertins choisis, des femmes décriées, des beautés faciles ; & comme il me falloit perpétuellement des fonds pour soutenir ce ton de luxe & de prodigalité, je profitois de ces heures de délire, pour tromper, sous divers prétextes, la plus respectable des femmes, pour ajouter les outrages du mensonge aux outrages de ma conduite. Sa crédule vertu étoit sans défiance, ainsi que sans reproche, & quand je recevois d'elle de ces lettres touchantes qui m'auroient dû faire mourir de repentir, je fuyois en frémissant ; & comme le Cerf blessé, que l'épouvante précipite au milieu des chasseurs, & qui vient de lui-même recevoir le coup mortel, je me sauvois chez les artisans de mon opprobre ; & c'étoit en rendant ma cure plus difficile, que je trouvois du soulagement à mes maux. Peut-être, au moral comme au physique, un malade préfere-t-il à une douleur aiguë qui n'attaque

qu'une partie de lui-même, la complication de mille douleurs qui le jettent, à force de souffrances, dans une sorte d'impassibilité.

Je me dégoûtai, cependant, bientôt de cet ordre de femmes qui tirent leur éclat du produit de leurs charmes, & déshonorent à la fois les deux sexes. Hormis leur beauté, qui éblouit peut-être au premier coup-d'œil, hors le manege de leur métier, le même chez presque toutes, je ne trouvai dans elles aucun véritable moyen de plaire ; & la fureur constante des grands & des petits pour ces sortes de créatures, est peut-être un problême pour tout homme qui pense. Sans esprit, sans politesse, sans un seul de ces agrémens qui tiennent au mérite naturel de leur sexe, qui donnent du prix & même une certaine noblesse à la galanterie ; mais qui ne se développent que par l'éducation ; comment peuvent-elles captiver si long-tems des hommes estimables d'ailleurs par leur état, & par un mérite reconnu ? Ce désordre, ce mal est encore un résultat des mœurs actuelles, une dérivation nécessaire de ce goût superficiel, du beau qui

ne séduit que les yeux, de cet esprit universel de vanité, qui fait l'esprit dominant du siecle; car nous ne sommes plus dans ces jours de l'âge d'or, où l'ascendant d'un physique indomptable justifioit les foiblesses, où les sens se passoient du secours de l'imagination; & puis le regne des sens, quand il n'est pas soutenu par le moral de l'amour, est toujours bien court, à moins de ne plus supposer dans l'homme aucun principe différent du sens intérieur matériel, cause unique de la détermination du mouvement, & de toutes les actions dans les animaux.

Il est un sentiment que l'honnête-homme, que le philosophe ne peut refuser à cette classe de femmes, c'est celui de la pitié qu'inspire leur sort, & que fait naître l'injustice de ceux qui, causant & partageant leur déshonneur, les condamnent à un mépris exclusif. Si l'une de ces femmes citée au tribunal de la raison, vouloit défendre la cause de ses pareilles, ne pourroit-elle pas apostropher ainsi notre sexe, & lui adresser ce langage:

« Hommes injuftes! qui vous arrogez le droit de nous flétrir après nous avoir féduites; quand par un pacte unanime & cruel entre vous, quand par la feule autorité de la force, & fans autre raifon que votre impérieufe volonté, vous puniffez en nous les foibleffes & les vices qui nous viennent de vous, réfléchiffez, une feule fois, à quel point vous êtes coupables. Dès nos premiers pas dans la vie, nous marchons entourées d'ennemis perfides, & c'eft vous qui tendez à notre innocence tous les piéges où elle vient fuccomber. Dès nos plus jeunes ans, vos regards avides fuivent le développement de nos charmes, comme l'œil affamé du tigre épie tous les mouvemens & fuit toutes les traces de la proie qu'il veut dévorer. Touchons-nous à l'âge qu'ont marqué vos effrénés defirs, auffi-tôt commencent vos redoutables attaques. Avec quel art ne favez-vous pas mafquer la noirceur de vos projets, & vous rendre nos efclaves, pour mieux devenir nos tyrans! Que de foumiffions! que de prieres! que de foupirs! pour flatter notre amour-propre, éveiller notre fenfibilité, & abufer de notre

foibleſſe ! Que de paroles înſidieuſes ! que de ſophiſmes adroits ! pour inſinuer dans nos cœurs le dangereux attrait de la volupté, & imprimer enfin ſur nos fronts le ſceau de l'opprobre avec le premier baiſer de l'amour. A force de réſerve & de contrainte, de vigilance & de combats, nous conſervons quelquefois cette fragile vertu, ce ſtérile honneur que vous cherchez perpétuellement à nous ravir, & que vos mœurs ont violé dans ſa ſource ; mais la nature, qui, même de votre aveu, nous donna des armes ſi puiſſantes pour vous ſéduire, d'accord avec l'audace de vos deſirs, nous en a donné de bien foibles pour nous défendre contre vous. Notre candeur, notre ingénuité ſont ſans bornes. Notre foibleſſe naturelle, la délicateſſe de nos fibres, par leſquelles nous devenons ſuſceptibles de tant d'impreſſions différentes, la fineſſe de nos organes extérieurs qui rend ſi vif en nous le ſentiment du toucher, & nous jette dans l'ivreſſe avant que nous ayons pu même entendre la voix de la raiſon ; nos traits plus doucement deſſinés que les vôtres, ces formes plus arrondies, ce corps trop plein de grâces & de beauté qui,

ne pouvant ſe contempler ſans une douce complaiſance, ſans ſe croire fait pour reſſentir & inſpirer le plaiſir, ſe jette dans ſes bras au premier ſignal de l'amour; toutes ces cauſes, tous ces avantages dont nous ſommes ſi fieres, & qui ne ſont des avantages que pour vous, ne rendent-ils pas votre victoire plus facile, & notre malheur plus certain ? Ce doux murmure d'éloges & de diſcours flatteurs dont vous chatouillez continuellement nos oreilles, votre empreſſement à prévenir nos plus légers déſirs, à careſſer, à déifier toutes nos fantaiſies, entretiennent encore dans nos ames l'aſſurance de plaire, le contentement, la bienveillance, la tendreſſe, l'aménité. Ces mouvemens doux & ſimples n'y laiſſant que des images agréables, y affoibliſſent, en banniſſent peut-être les ſentimens énergiques qui ſe développent, & ſe fortifient chez vous par les agitations compliquées, par le contraſte des paſſions douces & fortes, par une vie plus active. C'eſt pour cela, ſans doute, que vous avez grand ſoin d'éloigner de nous les grandes idées & les grands tableaux qui

pourroient nous donner de la vigueur & nous prémunir contre vos outrages. Habiles à mettre à profit l'empire que notre ame a naturellement sur nos traits, sur nos gestes & sur nos actions, interpretes véridiques de tous ses mouvemens, vous savez maîtriser nos pensées, déterminer nos caracteres ; enfin, par un heureux tissu d'artifices & de crimes, vous vous emparez de toute notre vie.

» Non contens de nous avoir amenées au but qui acheve votre triomphe, & commence notre carriere d'infortune, non contens d'avoir consommé vos projets détestables, au mépris de toutes les vertus, de toutes les loix gravées dans le cœur de l'honnête-homme, vous nous abandonnez ; & votre sang froid cruel se fait un jeu de notre désespoir. Plus féroces que l'assassin qui n'attend son semblable que pour l'immoler une fois, vous nous laissez une vie plus horrible que mille morts, une vie que souvent, à genoux, & noyées dans nos larmes, nous vous conjurons de nous arracher. Délaissées d'un séducteur, d'une famille respectable qui nous rejette de

ſon ſein, comment ne pas céder à notre affreuſe deſtinée ? Au lieu de réparer le crime de nous avoir ſéduites, en dirigeant vers le bien le penchant qui nous mit dans vos bras, le penchant ſi tendre qui nous conſoloit de la perte de l'honneur par les plus douces illuſions de l'amour, vous nous préſentez le calice de la honte, & nous forcez de nous en abreuver à longs traits. Et c'eſt ainſi que l'homme généreux, que l'homme grand, que l'homme capable de tous les héroïſmes, récompenſe les nombreux ſacrifices d'un ſexe timide, deſtiné par la nature à lui faire chérir la vie ; d'un ſexe intéreſſant par ſa douceur, par ſes foibleſſes mêmes, & ſur-tout par ſon amour pour ſes tyrans.

» Après nous avoir déshonorées, perſécutées, déſeſpérées, n'eſt-ce pas vous qui nous endurciſſez dans le vice ? Vous achevez d'éteindre en nos ames le flambeau de la conſcience, & nous raviſſez cette triſteſſe de l'opprobre, affreuſe à la vérité, mais qui nous laiſſoit au moins le mérite du remords. Formées par vous à l'audace,

à tous les excès, nous arrivons insensiblement à ce comble de dépravation qui donne à nos traits un caractere farouche, un air repoussant même aux yeux des plus vils débauchés, & nous rend le rebut de la nature entiere. Pour surcroit de misere, notre état ne nous laisse plus de sauve-garde civile contre vos injures & votre brutalité; & vous venez, l'or à la main, nous imposer d'odieuses loix. Obligées quelquefois de souiller nos appas, jeunes encore, dans les embrassemens de la décrépitude, de feindre les extases de la jouissance, alors que le dégoût glace nos cœurs; il nous faut recourir à des caresses recherchées, créer des sens à ceux qui n'en ont plus, & rappeler la vie dans des cadavres. Il faut que notre complaisance se lasse enfin de ses criminels efforts, & que la nature, outragée par ces raffinemens inouis de débauches & de crimes, s'en réjouisse enfin, comme de l'extrême frénésie de l'homme dégradé, qui va mourir victime de son dernier attentat, & purger la terre d'un corps immonde qui souilloit sa surface.

» C'est alors, ô mortels dégénérés! que l'indignation

l'indignation nous tient lieu de vertu. C'est alors que nous vous rendons mépris pour mépris, averſion pour injure, & que la pudeur revivant en traits de feu ſur des fronts que vous marquâtes du ſceau de l'infamie, nous redonne au moins toute l'énergie de la haine, & nous venge de vos outrages en vous ravalant, même à nos yeux, au-deſſous des plus vils animaux. Philoſophes, qui cherchez des lumieres ſur la dignité de l'homme, voulez-vous prendre une idée de ſa grandeur ? venez le contempler dans nos bras !

» Je mérite, ſans doute, la flétriſſure que vous imprimez ſur ma vie. Je ſuis digne de toute ma deſtinée, & ne veux point m'y dérober ; mais que l'auteur & le compagnon de mes débauches, que celui qui me traîna comme par la main dans l'abîme d'où je ne ſortirai plus, ſubiſſe au moins mon ſort, & ſoit enveloppé dans la même infamie.

» Hommes inconcevables ! qui trouvez le

bonheur où vous avez placé la honte; qui persécutez la créature charmante de qui vous tenez le plus vif, & peut-être le plus réel de vos plaisirs; hommes iniques! ou plutôt, hommes justes! vous avez raison de punir l'être trop généreux qui seme pour vous de fleurs le sentier de la vie, quand vous n'êtes occupés qu'à le joncher pour lui de ronces & d'épines. Son crime est de vous rendre heureux. Son crime est de perpétuer votre race. Ah! puisse-t-elle s'anéantir, cette race criminelle, avec les victimes de votre barbarie, & ne laisser sur la terre aucun monument de vos forfaits, de notre honte, & de nos malheurs ».

Les devoirs de mon état, les soins de mon avancement ne m'occupoient plus. Je m'inquiétois seulement de trouver mille raisons, mille moyens spécieux, pour légitimer auprès de mon épouse & de mes chefs, mon long séjour dans la capitale. Croiroit-on qu'une ame élevée dans tous les principes de la saine morale, ait pu se pervertir au point de prendre en dégoût ses obli-

gations les plus ſaintes, juſqu'à trahir & outrager de ſang froid la plus adorable des femmes (*)? O abîme du cœur humain! ce n'eſt pas ſans ſujet que le philoſophe tremble de ſonder tes obſcures profondeurs. Les lumieres qu'il rapporteroit de cette triſte recherche, groſſiroient encore les tenebres de ſon entendement, & ne feroient qu'accroître les ennuis de ſon ame, déja

---

(*) Si, comme nous l'avons dit, l'amour eſt le grand mobile des hommes; ſi l'un des ſexes a tant de pouvoir ſur l'autre par les avantages extérieurs, comment l'époux d'Ermance a-t-il pu s'avilir de la ſorte? Comment le modele de toutes les femmes, pour les vertus & pour la beauté, ne l'a-t-il pas garanti de tant de vices & d'excès? C'eſt parce que l'homme foible a beſoin de la préſence continuelle d'un objet qui s'empare de toutes ſes facultés, qui le détourne du torrent des paſſions, & le tienne conſtamment & courageuſement éloigné de ſon paſſage. C'eſt parce que l'homme ſans force & ſans énergie, a beſoin d'une puiſſance active qui remonte aſſidûment le reſſort de ſon ame, toujours prêt à ſe détendre, qui le ſecoue, pour ainſi dire, le dirige & le pouſſe inceſſamment vers la raiſon & vers la ſageſſe, juſqu'à ce qu'une longue habitude des plaiſirs qu'elles procurent, ait fait

trop attristée par la contemplation des miseres visibles accumulées dans le séjour de l'homme.

Ennuyé des courtisannes, je cherchai des intrigues parmi les femmes des conditions brillantes de la société. En prenant du goût pour elles, je crus épurer mon cœur, que je venois de souiller par des passions viles. Mais mon cœur, en se polissant par l'usage du grand monde,

---

prendre une forme à son caractere, & lui ait enfin donné une ame à lui. Si l'époux d'Ermance avoit toujours demeuré près d'elle, il eût conservé l'innocence de ses premieres années; il seroit resté vertueux & fidele. Si elle s'étoit montrée à lui dans le tems de ses travers & de son inconduite, elle en eût arrêté le cours. Un autre, à la place de ce mari coupable, auprès d'elle ou loin d'elle, n'eût jamais offensé peut-être la plus respectable des femmes. Puisse-t-il être un exemple rare des excès & des malheurs où mene l'extrême foiblesse! Au reste, on verra par la suite de cette histoire, que cette femme incomparable ne tarda point de reprendre tout l'ascendant que donnent sur un époux la sagesse & la beauté réunies, & que sans le chercher, sans même y songer, elle l'exerça sans interruption jusqu'au tombeau.

ſe blaſa davantage. Mon eſprit acquit plus de fineſſe aux dépens de la franchiſe, plus de ce brillant qui en détruit la ſolidité, plus de ces connoiſſances ſuperficielles qui étouffent la raiſon & nourriſſent les illuſions dangereuſes ; plus, enfin, de cette recherche de manieres extérieures qui diſpenſent des choſes qu'elles promettent par l'air & le ton qu'on y met, & qui ſont peut-être le ſigne le plus aſſuré du vuide de la penſée & du ſilence de l'ame. J'appris à débiter joliment des choſes frivoles, & à leur donner un tour précieux ; à faire valoir des idées ſans conſiſtance, à diſſerter ſans raiſonner, & à parler long-tems ſans rien dire. J'appris à perſiffler avec ſel, à médire avec politeſſe, à mêler la grâce à la malignité, à intéreſſer par beaucoup de vices, & à plaire ſans aucune vertu.

Dans les premiers rangs, les femmes connoiſſent peu les grandes paſſions ; mais ſi l'eſprit de leur état, ſi le tourbillon qui les entraîne ne permet point au ſentiment de pénétrer dans leur cœur, elles en ont cependant tout l'extérieur

aimable ; si elles sont étrangeres au véritable amour, soyons justes, il est remplacé chez elles par une foule de choses charmantes qui n'appartiennent qu'à elles. Où trouver ailleurs que dans les femmes des conditions élevées, ce genre d'esprit qui plaît par tant de côtés séduisans, par tant de nuances délicieuses ; ce don de suppléer une beauté par un agrément, un raisonnement, par une saillie, & de renouveller, à tous les instans, cette fécondité de pensées & d'expressions légeres, qui, sans avoir rien de neuf, présentent toujours une couleur piquante, & semblent toujours inspirées & tournées par les grâces les plus sensibles ? Où trouver ailleurs, cette sagacité singuliere à juger le mérite d'un homme, à saisir son caractere, ses goûts, ses foiblesses au premier coup-d'œil, & à pressentir sur le champ le profit qu'en peuvent tirer le caprice, l'amour-propre, ou la vanité ; cet art de placer les prétentions de son état, sans les faire trop sentir, de cacher & de faire valoir toutes les autres, de mettre par-tout de la déli-

catesse, & d'en supposer à ceux qui en sont le moins susceptibles, d'accorder ses goûts avec les bienséances, de remplacer la vertu par son masque le plus séducteur, où de justifier ses foiblesses par l'aveu même de ses foiblesses, quand la honte de cet aveu s'efface par la magie de l'esprit, quand la magie de l'esprit enchaîne toutes les langues de la malignité, & ne laisse plus même de voix à la sagesse déconcertée & réduite à blâmer tout bas ce qu'elle ne peut s'empêcher de condamner ? Où trouver autre part que chez les femmes accoutumées à figurer sur le grand théatre de la société, ce talent d'annoblir un commerce de galanterie, de lui donner toute l'importance, d'y mettre tout le génie d'une négociation d'état, d'engager, de conduire une intrigue comme il plait, & de la rompre quand il plaît, sans laisser à celui qu'on quitte, d'autre alternative que celle du silence ou du ridicule ? Où trouver, enfin, dans les états inférieurs, cet ensemble de charmes acquis par une éducation brillante, & dé-

veloppés par l'uſage ; de vices embellis & de qualités précieuſes ſi propres à diſtraire de l'ennui des amuſemens frivoles, celui qui n'a point d'autre élément que le tourbillon du grand monde, & dont le cœur uſé par tous les raffinemens & par tous les abus de l'eſprit, ne doit jamais reſſentir les délices de la plus ardente des paſſions.

Voyant donc que le rang, que la gêne des bienſéances n'excluoient pas les petits ſoins & les plaiſirs de la galanterie, pouſſé par un mouvement inſenſible & continuel, je m'abandonnai à mille nouveaux preſtiges ſans preſque m'en appercevoir. L'impreſſion vive & perſévérante des images qui, dans les heures de ſolitude, rappeloient ſans ceſſe à mon imagination les objets les plus ſéduiſans du pays merveilleux que j'habitois ; la repréſentation de ces objets, plus active encore que leur préſence, rempliſſant les intervalles de l'action tumultueuſe de mes ſens, rendoit continue la léthargie de mon ame. Cet inſtant fut le point le plus marqué de mon ivreſſe. Les heures rapides de la folie, avoiſinent, comme on ſait, les longs jours du malheur.

Les dégoûts ſe multiplient avec les excès, & c'eſt après le ſommeil de l'ame que le réveil eſt affreux. Le plaiſir bientôt perdit à mes yeux ces couleurs brillantes & morales avec leſquels nos paſſions cherchent à le traveſtir. Un plaiſir purement matériel ſuccéda. Ce plaiſir nud, triſte & momentané, fut remplacé par la ſeule vanité qui forma déſormais & rompit tous mes attachemens. La vanité s'affoibliſſant, s'émouſſant à ſon tour, dans mon ame deſſéchée, n'y laiſſa qu'une habitude froide, ſource de l'ennui, & l'ennui reſſerrant & fermant mon cœur, l'entoura d'une enveloppe funeſte qui devoit bientôt ſe briſer, en le déchirant de mille bleſſures.

J'appris donc que ſi le coupable réuſſit à s'étourdir quelquefois, il ne parvient jamais à trouver le contentement ; qu'il n'abandonne pas les plaiſirs, mais que les plaiſirs l'abandonnent, & ſe détachent de lui l'un après l'autre. Cependant, l'heure de ma guériſon n'étoit pas venue. Je cédois à la deſtinée qui me faiſoit ſuivre toutes les gradations, paſſer par tous les excès de

l'inconduite & du libertinage ; & j'en vins bientôt à briguer des jouissances recherchées, & à tendre des piéges à l'innocence.

Malheur à l'homme qu'un penchant indomptable emporte incessamment vers un sexe né pour le supplice aussi bien que pour la consolation de nos jours. Si chez lui cette passion n'est pas modérée par la probité, épurée par la délicatesse, ennoblie par un heureux choix, on le verra attenter aux nœuds les plus sacrés de l'ordre social, fouler aux pieds l'honneur, trahir l'amitié, violer toutes les vertus. On le verra presser dans ses mains les serpens de la jalousie, en exprimer le poison & s'en abreuver goutte à goutte; se repaître d'amour, de haines, de transports furieux. On le verra chercher, atteindre, immoler l'objet de ses vengeances, sourire à ses derniers cris, triompher de ses derniers soupirs, boire à la coupe d'Atrée & s'y désaltérer à longs traits, si le sang qu'elle contient est le sang d'un rival. Que son état ou d'autres circonstances le tiennent éloigné des objets de sa passion, il cherchera dans d'affreux supplémens

le soulagement de la flamme inextinguible dont il sera dévoré. Enfin, dans quelque situation, en quelque lieu du monde où il se trouve, on le verra se dessécher, se flétrir, marcher à grands pas vers sa destruction, la contempler d'un œil avide, la précipiter, en chérir les approches, en adorer les causes & les multiplier. On le verra tourmenter son imagination, pour qu'elle reproduise à ses yeux & rende à ses sens, à toutes les heures, les objets de ses sombres feux; leurs séductions, leurs appas, les extases frénétiques qu'il trouva dans leurs caresses, & mourir, enfin, victime infortunée de ses excès & de ses desirs impuissans.

Je ne décrirai point cette suite d'aventures galantes, de trames heureuses & de perversités dont un autre à ma place se feroit des trophées. Ma plume refuse de retracer ces tems de la sécheresse, ou plutôt de l'agonie de mon ame, où je n'avois de volonté que pour le mal, d'aversion que pour le bien; & si je m'arrête un peu sur le tableau qui va suivre, ce n'est point

pour fixer l'imagination du lecteur sur des images voluptueuses, mais pour dévoiler l'art dangereux d'un séducteur, & prémunir l'innocence contre les attentats du vice; pour confesser enfin le plus grand crime de ma vie, & subir, aux yeux du sage, toute la honte de cet humiliant aveu.

Pendant l'ivresse de mes goûts volages, je n'avois éprouvé qu'une succession rapide de sensations, dont mon cœur ne gardoit aucune trace, & n'avois point fait de passion véritable. Le délire de ma vie turbulente & sans plaisir, se perpétuoit par la crainte d'en sortir, plutôt que par le charme que j'y trouvois; & l'idée de ce qu'on nomme dans le monde, une passion en regle, m'effrayoit moins par la peur du ridicule, que par la persuasion où j'étois, qu'un attachement vrai qui mene à la raison, auroit pu, par une suite de réflexions sérieuses, ramener & fixer mon souvenir sur ces tems du regne de l'amour moral, écoulés doucement dans les bras d'Ermance, & précipiter enfin ces jours de

déchirement & de désespoir que je ne pouvois éviter. Ah! tout vil, tout corrompu que j'étois alors, & par mon inconstance même, j'honorois encore cette femme céleste. En ne formant aucun nœud durable, je respectois peut-être la chaîne de l'hymen; en sauvant mon cœur du désordre de mes sens, dans le tumulte de mes ennuis, de mes pensées vagues & confuses, & par le mal-aise de mon ame, je confessois qu'Ermance seule méritoit l'hommage constant du respect & de l'amour.

Un jour que je traversois un jardin public, j'apperçus la vieille Baronne de..., se promenant avec une jeune femme dont les traits m'étoient inconnus. C'étoit la Comtesse de..., nouvellement arrivée dans la capitale. Elle n'avoit point une figure éclatante; mais avec toute la fraîcheur & tout l'attrait de la jeunesse, il ne manquoit à son teint que le coloris plus animé du sentiment. Sa bouche vermeille, n'avoit encore exprimé que le sourire de l'innocence, & son cœur, plongé dans le calme des

passions, ne s'étoit pas même ouvert aux caresses d'un époux. Elle n'avoit trouvé dans ses bras, que la satisfaction tranquille d'obéir aux auteurs de ses jours. En la mettant sous le joug de l'hymen, ils lui avoient recommandé de chérir l'homme qu'un saint engagement rendoit le maître de sa personne, & le compagnon de sa destinée; & peut-être avoit-elle pris pour de l'amour, cette amitié froide, ou plutôt cette complaisance machinale dictée par la bouche d'un pere, & qui n'eût jamais sa source dans les délicieuses affections du cœur. Cette espece d'attachement néanmoins, étoit la base de sa vertu, & la rendoit d'autant plus solide, qu'il étoit un sentiment d'obéissance de la part de la jeune Comtesse, & que l'empire du devoir est absolu sur des cœurs fermés aux passions violentes, qui joignent encore toute la force de la piété filiale, à toute la foiblesse des préjugés de l'enfance.

La Baronne, au contraire, étoit une de ces femmes dont Paris offre des modeles, qui ont

vieilli dans les intrigues, dans la turpitude de la galanterie, & fini par être chassées de la bonne compagnie dont elles firent le déshonneur. Trop éloignée de l'âge de plaire, pour conserver des prétentions, elle avoit substitué aux petits défauts de son sexe, ces vices odieux, qui sont moins des vices que les dernieres & criminelles ressources d'un cœur tout à fait corrompu. Soit que le tems eût effacé de son ame les petites inimitiés de l'amour-propre, soit que sa haine pour son sexe, accrue par l'éclipse de ses charmes, irritât ses déplaisirs, & lui fît voir des objets dignes de toute sa vengeance, dans celles qui s'avisoient de plaire, quand elle n'étoit plus qu'un objet de mépris, elle cherchoit à se lier avec toutes les femmes qui débutoient dans le monde, & avoient le malheur de ne la pas connoître ; s'emparoit sur-tout de celles qui arrivoient de province, leur donnoit des regles de conduite à sa maniere, combattoit leurs scrupules, détruisoit leurs préjugés, lorsqu'elles en avoient, & leur cherchoit des amans. Dans l'occasion même, elle produisoit des filles;

sa maison servoit à des parties de plaisirs, à des soupers libertins. Elle donnoit la main à toutes les perfidies, à tous les projets de séduction, & par ces basses complaisances, & mille autres soins officieux, cent fois plus vils encore, se rendoit supportable, & même nécessaire aux hommes, & sur-tout aux jeunes gens, dont elle recherchoit toujours la société, n'osant & ne pouvant plus en attendre autre chose.

La jeune Comtesse, séparée de son époux depuis plusieurs mois, tirée par des événemens du fond d'une province où elle vivoit heureuse, & jettée, comme des nues, dans le sein de la capitale, étoit tombée dans les mains de cette Baronne méprisable. Sans défiance sur les dangers de sa jeunesse & de sa beauté dans cette ville dangereuse, elle s'applaudissoit de la rencontre d'une femme qu'elle jugeoit respectable par son nom, par son âge, & qui lui promettoit les ressources d'une société agréable & les conseils de l'expérience, dans une ville immense où elle étoit inconnue.

Je

Je les aborde & salue la Comtesse de l'air le plus respectueux. La Baronne, dont je suis connu, prononce mon nom, &, quoiqu'elle vît toute la terre en hommes, elle m'annonce comme un de ceux qui composent le petit cercle d'amis où s'est restreint son dégoût pour le grand monde. L'objet de ma subite apparition ne pouvoit échaper à son coup-d'œil expérimenté. En regardant la Comtesse, mes yeux sembloient dire: Qu'elle est belle! qu'elle me plaît! qu'elle est digne de tous mes transports! Après quelques tours, on sort du jardin. J'offre ma voiture. La Comtesse avoit la sienne. Nous nous séparons. Je ne demande point la permission d'aller faire ma cour. Un coup-d'œil de la Baronne, m'assure que je suis entendu, qu'on est disposée à me servir, & devient pour moi le garant des plus doux plaisirs.

Dès le même soir, je vole chez elle. Je la trouve dans la plus grande solitude. On veut s'en faire un mérite. On m'attendoit. C'étoit pour moi qu'on avoit congédié le Prince de ...

le Duc de... & beaucoup d'autres perſonnes de la premiere conſidération. C'étoit pour être toute à moi, qu'on n'étoit viſible pour perſonne; qu'on avoit même remis des affaires de la plus grande importance. Je veux parler, on m'interrompt : — « On ſait ce qui vous amene, & quel ſervice vous attendez de nous. Monſieur ſe laſſe des beautés de la capitale, il lui faut un cœur neuf, des appas tout frais, pour réveiller ſes appétits languiſſans. Ses grandes fatigues, ſon exceſſive molleſſe ne lui permettent pas de ſupporter ſeul le mortel ennui d'une intrigue ſuivie. Il faut qu'un autre en partage le fardeau; & qui choiſit-il encore pour exercer, pour ſoutenir avec lui ce grave miniſtere? Une femme, la Baronne de..., autrefois l'idole d'un ſexe, & le déſeſpoir de l'autre. Il faut que, ſans être arrêtée par cette conſidération, ſans ſonger au tort que cela peut faire, aux ſuites de l'indiſcrétion toujours inévitables, il faut que, ſur le champ, la bonne & complaiſante Dame, favoriſe les amours de Monſieur que voilà. Et bien, nous ne démentirons point l'idée de grandeur

d'ame & de zele infatigable que vous avez de nous. On vous fera le ſacrifice d'une réputation qui ſe ſoutient encore par le ſouvenir de ce qu'elle fût. Oui, Monſieur, l'on aura pitié de vous, l'on vous ſervira ».

Je la remerciai par ces lieux communs de phraſes & de paroles obligeantes que la bouche adreſſe, en même tems que le cœur & les yeux prodiguent les témoignages du plus profond mépris.

Elle ne manqua pas de me vanter exceſſivement à la jeune Comteſſe, de lui faire le plus faſtueux étalage des qualités que je n'avois pas. On étoit ſans défiance, j'obtins la permiſſion de faire ma cour. Je fus introduit dans l'aſyle de la candeur & de la vertu. Pendant les premiers jours, j'y parus de l'air le plus attentif & le plus ſoumis : & l'on ſait combien ce ton a d'empire ſur les femmes, combien il donne de confiance à celles même qui ſont le plus en garde contre les piéges des hommes. Ce fut là ma premiere attaque. J'y ſubſtituai bientôt des empreſſemens

plus marqués, un langage plus tendre; mais à travers l'accueil le plus riant, les manieres les plus affables, à travers beaucoup d'agrémens dans l'esprit, je démêlois un terme où mes desirs audacieux & mes criminelles espérances devoient s'arrêter. J'entrevoyois une barriere insurmontable de sagesse, appuyée sur des principes fortement enracinés, & tous les efforts d'une logique insidieuse, toutes les armes de la séduction venoient se briser contre un cœur ingénu qui ne doutoit pas plus de la constance de ses sentimens, qu'il ne soupçonnoit la scélératesse de mes projets.

Si je n'avois voulu que satisfaire une fantaisie, qu'obtenir la gloire d'une conquête passagere, j'aurois brusqué l'aventure; mais la petite vanité de plaire un instant, l'insipide vœu d'avoir une femme de plus, ne m'avoient point engagé dans cette pénible intrigue. Lès triomphes du moment, les plaisirs faciles ne faisoient plus que glisser sur une ame comme la mienne. J'aspirois à la volupté plus recherchée d'émouvoir par

degrés un jeune cœur, d'en bannir tous les ſcrupules, tous les obſtacles à l'aſſouviſſement du deſir, & d'y porter tout l'embrâſement d'une paſſion violente. Un autre ſentiment néanmoins, dont je n'oſois me rendre compte, me donnoit quelquefois des mouvemens de triſteſſe & de ſenſibilité véritables, ſe changeoit quelquefois en un ſentiment de juſtice & de reſpect qui glaçoit mes ſens, & m'arrêtoit tout court au milieu de l'éloquence paſſionnée que j'employois à ſéduire la Comteſſe.

Elle s'accoutumoit cependant à cette dialectique ſentimentale, que je rendois inépuiſable par mon ardeur à pourſuivre mes projets, que j'enjolivois de ces demi-lueurs du jargon moderne dont je poſſédois déja tout le ſecret. Si elle n'alloit pas juſqu'à ſon cœur, elle charmoit ſon eſprit, & devenoit un murmure agréable pour ſes oreilles. Le fatal poiſon n'avoit pas encore approché de ſes levres; mais ſes yeux commençoient de voir avec complaiſance la main barbare qui s'obſtinoit à le lui préſenter. Ce qui

d'abord ne lui avoit semblé qu'un langage piquant dont elle ne voyoit ni le sens ni l'objet, qu'une suite de raisonnemens ingénieux propres à faire briller les saillies de l'esprit, devenoit enfin, pour elle, d'un intérêt plus tendre & plus visible. Je ne faisois plus, comme au commencement, tous les frais de la conversation; elle me répondoit; elle combattoit mes pernicieuses maximes, mais avec toute la foiblesse, avec tout le charme d'un adversaire de son sexe, qui songe moins à se défendre qu'à considérer celui qu'il combat. D'ailleurs, la morale simple de l'innocence, si éloignée de nos mœurs actuelles, avoit bien peu de force contre la morale plus hardie & plus accréditée que je voulois faire passer. Mes idées paroissoient lumineuses à la faveur du faux brillant dont je savois les revêtir, & se succédoient avec trop de rapidité pour donner le tems de les approfondir. La Comtesse étoit étourdie sans être convaincue; mais ce trouble où je laissois son ame, quoiqu'il ne fût pas la conviction, agissoit lentement & puissamment, interrompoit peu à peu le sommeil de l'indiffé-

rence, & peut-être commençoit-elle à composer avec la sagesse, & à mettre en problême ces regles & ces devoirs qu'une femme doit recevoir & pratiquer comme une loi dont l'examen est un crime.

La réflexion venoit quelquefois à la suite de nos conversations trop pleines de chaleur. Elle ne se dissimuloit pas que mes principes étoient condamnables, qu'ils tendoient à détruire la sainteté du mariage ; & ce qui devoit l'éloigner de moi, m'interdire à jamais sa présence, servit à rendre notre liaison plus étroite. Elle vouloit me faire abjurer ce qu'elle appeloit mes erreurs, & pour cela il fallut nous voir plus souvent. Elle avoit à cœur de me voir une autre façon de penser dont elle me jugeoit digne. Tant de douceur & de politesse, tant de manieres respectueuses masquoient mon ame scélérate ! Elle me croyoit séduit & non pas corrompu ; elle vouloit me corriger. Hélas ! l'infortunée ne voyoit pas que j'avois sur elle l'ascendant de l'expérience, celui de mon âge & de mon sexe ; elle ne voyoit

pas que le méchant qu'on plaint, eſt le tigre qu'on flatte, & que le bien accueillir, c'eſt ſe nommer ſa victime. Mes viſites devenoient plus fréquentes & plus longues ; on ne s'en appercevoit pas. L'habitude de me voir devenoit un beſoin, & ce beſoin étoit de tous les jours. On s'attachoit à mon langage, on s'arrachoit avec peine, & toujours trop tard, au plaiſir de m'entendre ; on ſupportoit impatiemment mon abſence de quelques heures. On eſt bien près de ſuccomber au péril, quand le péril a pour nous des charmes, ou quand il échappe à notre diſcernement ; & l'on ne ſait pas ſe défendre de l'ennemi qui attaque, quand ſes armes vont droit au cœur.

Occupé ſans ceſſe à guetter la premiere étincelle du feu que je voulois allumer, j'apperçus cet heureux progrès & m'en applaudis. Je redoublai de ſoins & de vigilance pour hâter l'incendie dans l'ame de la Comteſſe. Les tableaux les plus animés du bonheur de l'amour, tout ce que la paſſion a de reſſources touchantes, l'artifice

de moyens adroits fut mis en usage. Je vis enfin ce cœur, jusqu'alors insensible, s'amollir, soupirer, se rendre. Ses yeux, où n'avoit encore lui qu'un doux éclat, brillerent d'une flâmme inconnue, exprimerent tour-à-tour la sensibilité, le repentir, la contrainte de l'amour qui se cache, & l'abandon de l'amour qui encourage le desir. Son teint se colora d'un vermillon plus éclatant; sa bouche, où l'on voyoit errer auparavant un paisible sourire, s'entr'ouvrit pour donner passage à des soupirs; & son sein, toujours agité d'un mouvement uniforme, & interprete du calme intérieur, fit voir, pour la premiere fois, des battemens inégaux & précipités.

Je savois combien l'imagination des femmes est légere & prompte à s'enflammer. Je savois que tout les frappe, & se peint en elles avec vivacité; que le grand moyen de s'emparer de leur cœur, consiste à les captiver d'abord par les yeux & par tous les sens; que le merveilleux, que tout ce qui paroît embellir & surpasser la nature, eût toujours mille attraits pour elles; &

je réſolus de mettre en œuvre tous les preſtiges de l'art, pour achever le délire & conſommer la défaite de la Comteſſe. Ce noir complot ſe forma chez la Baronne, & tout fut concerté de maniere à en aſſurer le ſuccès.

Il y avoit dans les environs de Paris, ſur les bords de la Seine, une délicieuſe maiſon de campagne, conſacrée uniquement à des parties fines, & qu'on étoit dans l'uſage de louer fort chérement à tous ceux qui vouloient y paſſer quelques jours avec leurs maîtreſſes. Elle fut retenue par mon ordre, & j'y fis diſpoſer, à grands frais, les apprêts de la plus brillante fête.

Je prétextai un voyage indiſpenſable, & pris congé de la Comteſſe, voulant que ſon amour s'irritât par mon abſence, que la ſolitude changeât ſes deſirs en beſoins, & que ſon imagination ramenée, livrée toute entiere aux ſéduiſantes images que j'avois raſſemblées mille fois ſous ſes yeux, achevât de ſubjuguer ſon cœur. Tout réuſſit au gré de mes coupables vœux. On

s'apperçut de mon abſence ; on devint triſte & rêveuſe. La fête de la Baronne arriva ſur ces entrefaites, &, ſuivant nos projets, ce jour devoit être celui de mon triomphe & l'époque du malheur de la Comteſſe. Elle eſt invitée la premiere à la fête. Je n'étois pas de retour encore. Tout le monde ſe plaignit de ma longue abſence. Des convives payés pour me louer, vanterent en moi tous les genres de mérite, me proclamerent le plus aimable de hommes, pendant un dîner ſplendide & bruyant. A chaque louange dont j'étois l'objet, le cœur de la Comteſſe palpitoit de plaiſir, & ſe familiariſoit davantage avec le ſentiment qu'elle n'y avoit d'abord ſurpris qu'en tremblant. Après le repas, tous les convives s'éclipſent, à l'exception d'un ſeul, deſtiné à ſervir mes deſſeins. La Baronne propoſe un ſouper dans une jolie maiſon de campagne ſituée à quelques lieues de Paris, & qu'elle dit lui appartenir. On avoit beſoin de diſtraction, la partie eſt acceptée ; & puis le moyen de ne pas accompagner celle qui parloit de moi ſans ceſſe.

On part, on arrive à la fin du jour. Cette maiſon de campagne, que j'avois pris ſoin d'embellir, offroit, en la voyant, l'idée du palais d'Armide, ou de la retraite magique de quelque génie. Des périſtiles en treillages, des voûtes de lilas, portées ſur des colonnes de verdure, aboutiſſoient à un jardin Anglois, qui, ſous le nom d'*Iſle enchantée*, préſentoit, dans un petit eſpace, les ſites les plus pittoreſques & les plus variés de la nature.

On commençoit d'admirer ce beau lieu, quand je parus tout à coup. J'étois arrivé de campagne ce jour là même. Je venois de Paris. J'avois paſſé à l'hôtel de la Baronne, où l'on m'avoit appris qu'elle ſoupoit à ſon Iſle enchantée avec l'aimable Comteſſe, &, au riſque de paroître indiſcret, je m'étois fait une fête de les ſurprendre l'une & l'autre.

La Comteſſe me témoigne par les choſes les plus obligeantes, & plus encore par ſes yeux, que ma préſence comble ſes ſouhaits. J'offre mon bras, on le cherchoit. Nous entrons dans les

boſquets ; j'en fais remarquer avec ſoin toutes les beautés. Des chœurs de muſiciens, placés aux extrémités du jardin, rempliſſent tout à coup l'air de ſons éclatans. Cent luſtres ſuſpendus aux arbres, & ſoudain illuminés, font diſparoître l'éclat des aſtres, & laiſſent voir une tente de taffetas incarnat enrichi de porfilures d'or, & parſemé d'étoiles d'argent. Des gradins chargés de fruits glacés, de rafraîchiſſemens de toute eſpece, ſont placés ſous le pavillon ; des faiſceaux de verdure & de fleurs deſtinés à ſervir de ſiéges, & diſpoſés autour d'une table délicatement ſervie, invitent à prendre un ſouper délicieux. La Baronne en fait les honneurs. La Comteſſe, aſſiſe à mes côtés, puiſe l'ivreſſe dans mes yeux, qui précipitent ou ſuſpendent à leur gré les mouvemens de ſon ſein ; & les mêts que ma main lui préſente, & qu'elle porte à ſa bouche, ſont les alimens de l'incendie intérieur dont ſes regards & ſa voix atteſtent les ravages. Après le ſouper, la Baronne nous quitte, ſous divers prétextes. Nous nous levons l'un & l'autre & marchons par d'étroits ſentiers. Un pont en

ruines nous introduit dans l'Isle enchantée. Les esprits aromatiques émanés des plantes & des ruisseaux limpides, & formant autour de nous une atmosphere de parfums, les sons d'une musique lointaine, le spectacle varié de mille objets complices de mes projets séducteurs, ouvrent les sens & l'ame de la jeune Comtesse à toutes les impressions de la volupté. — « Il est un bonheur, lui disois-je, où nous sommes appelés, que nous laissons échapper pour toujours, quand la voix de la nature, la voix du ciel qui se manifeste par sa sérénité, quand nos propres desirs nous invitent à le saisir ». « Oui, disoit-elle, il est un bonheur que le ciel met à notre portée, & nous le négligeons. L'avantage, par exemple, que nous avons d'embellir nos demeures, de nous créer des retraites enchantées, devroit nous rendre plus contens de nous mêmes & plus heureux ». — « Le vrai plaisir ne dépend point des lieux, il réside, il se fixe dans les cœurs sensibles, & c'est-là sa demeure la plus chérie. Il est fait pour vous, Madame, ou plutôt, il est en vous, ce plaisir divin; il anime tous

vos traits ; il brille dans vos yeux & parmi les roſes de votre teint ; il reſpire dans le ſouris charmant qui repoſe ſur vos levres. Quand vous ſoupirez, c'eſt ſon ſouffle pur qui vient m'embrâſer ; quand vous parlez, c'eſt ſon aimable voix qui murmure à mon oreille. Lui réſiſter, c'eſt tromper le but, c'eſt détruire l'effet de votre exiſtence ; c'eſt étouffer un bien qui eſt en vous, dont vous êtes la diſpenſatrice, &, par une cruauté ſans exemple, vouloir l'anéantir de peur de le partager. Ah ! Madame, ceſſez de trahir ainſi votre deſtination ſur la terre, la vie eſt ſi paſſagere, faites un plus doux emploi de vos journées ». — « Jamais je ne ſentis mieux qu'en cette belle ſoirée, combien les heures ſont fugitives ; mais admirer l'heureux accord des merveilles de l'art & des beautés de la nature, n'eſt-ce pas l'emploi le plus agréable qu'on puiſſe faire en ce lieu de ſes momens ? Quelle occupation plus touchante pour l'ame, que de s'élever à la reconnoiſſance par l'admiration, que de s'atteſter ſa reconnoiſſance par ſon plaiſir, & de faire de ſon plaiſir un hommage au Dieu de la

nature. En voyant de foibles mortels renchérir sur ses ouvrages, & s'élever, pour ainsi dire, au-dessus d'elle par une nouvelle création, on bénit, & l'on ne peut s'en empêcher, l'être qui rendit l'homme, un objet d'étonnement pour l'homme, qui lui donna tant de moyens de captiver les yeux & les cœurs, & les transports que cette pensée nous cause, sont la source de mille nobles affections, la source & l'excuse de bien d'autres sentimens... nés quelquefois parmi les alarmes... »

Ces derniers mots sont prononcés avec altération. « Quoi ! m'écriai-je, les affections qui naissent d'un sentiment généreux ont-elles besoin d'excuse ? Et est-il des craintes, est-il des alarmes dont on ne doive le sacrifice à des mouvemens qui honorent dès qu'ils partent du cœur. Ah ! Madame, s'il étoit un mortel assez fortuné pour nourrir une tendre émotion dans votre ame, ou ne le nommez jamais, ou qu'un de vos regards, qu'un de ces regards qui peuvent faire à l'instant d'un mortel un Dieu, soit pour moi le présage & le commencement de cette douce métamorphose ».

Oh !

Oh! comme le cœur de la Comteſſe s'émeut, palpite, & brûle de s'épancher ! Elle détourne la vue & ne s'exprime que par des ſoupirs. — « Vos yeux craignent de m'enviſager, ajoutai-je triſtement ; vous ſoupirez, vous vous taiſez. Que ſignifie ce trouble ? Que veut dire ce ſilence? » — « Laiſſons cet entretien, dit-elle, d'une voix baſſe & entrecoupée... Parcourons encore ces boſquets, & qu'il vous ſuffiſe d'apprendre qu'il m'eſt doux de les parcourir avec vous ». — « Vous ne daignez pas me répondre, Madame, lui dis-je, d'un ton plus triſte & plus pénétré, & c'eſt-là le témoignage du plaiſir que vous fait ma préſence ; & quand je ſubis l'inévitable pouvoir de vos yeux, quand j'éprouve un ſentiment qui doit vous être cher, puiſqu'il eſt votre ouvrage, quand tout vous dit enfin que ce ſentiment ſeroit déſormais à l'épreuve de votre indifférence & même de votre haine, c'eſt alors que vous me déſeſpérez ».

La Comteſſe verſe un torrent de larmes, appuie ſon front, rouge de honte & de pudeur, ſur mes

mains, qui pressent tendrement les siennes. — « Il faut donc, dit-elle, que mes pleurs soient l'aveu de ma foiblesse, de mon malheur; ... il faut que je sois punie d'une passion coupable, par la nécessité d'en révéler la honte.... Oh! n'abusez pas d'un secret qu'il m'est doux de laisser échapper... Respectez celle qui vous aime... »

Ce mouvement si naïf, cette effusion si touchante de l'amour le plus vrai, le plus tendre, me remplissent d'attendrissement & de respect pour son innocence. Des pleurs qui tombent de mes joues, des pleurs délicieux se mêlent aux pleurs du sentiment. Immobile & muet, je n'ose achever de triompher de l'être intéressant & foible qui m'avoue ainsi sa défaite. La Comtesse pousse des soupirs; ses genoux fléchissent à mesure que nous avançons. Je la soutiens. Un pont jetté sur des fossés pleins d'eau, s'offre à notre passage. Il aboutit à une tour d'architecture gothique. Le pont se leve, dès que nous sommes à l'autre bord. La Comtesse témoigne de l'inquié-

tude. Je la raſſure. Nous entrons dans la tour. La richeſſe & le goût moderne avoient préſidé aux ornemens de l'intérieur. Tout autour régnoient des arcades dont le fond rempli par des glaces, réfléchiſſoit des rideaux pourpre & argent, relevés en feſtons, des girandoles de criſtal & des figures en marbre, repréſentées dans une attitude galante. Le prononcé moëlleux de leurs contours & le fini de leur exécution, l'expreſſion voluptueuſe que l'artiſte avoit ſu leur donner, aidoient à ſéduire l'imagination par les yeux, & ſembloient conſeiller & juſtifier en même tems les douces foibleſſes de l'amour. Mais je n'étois plus cet amant dominé par ſes transports qui ne ſongeoit qu'à pourſuivre ſa victoire. J'obſervois la Comteſſe avec une émotion extraordinaire ; & dans ſes yeux, remplis & comme inondés d'une flâmme humide, je voyois moins la plénitude du deſir que le trouble d'un cœur timide, abattu par la crainte de faillir. Cette diverſité de ſentimens, tels que la triſteſſe, l'amour, la langueur exprimés ſur ſon

visage par des nuances différentes ; ces soupirs prolongés qui suivoient les mouvemens de son sein, & sembloient quelquefois m'envoyer son ame ; cet ensemble de grâces & d'appas qui forçoit de confondre le respect avec l'admiration, l'attendrissement avec le desir, tout cela faisoit taire mes sens, rouvroit mon cœur aux idées de probité, d'honneur, de délicatesse ; & si, dans ce moment, je n'avois pas été le plus lâche des époux, j'eusse été, peut-être, le plus vertueux des amans.

Nous étions assis sur des siéges à la Turque, n'ayant plus l'un & l'autre qu'un langage muet & passionné. La plus tendre symphonie s'éleve tout à coup d'un bosquet voisin. Tantôt une voix flexible se marie avec une harpe sonore, & charme l'oreille par des airs pleins de fraîcheur, tantôt l'on n'entend que des flûtes ou des hautbois mélodieux. Ces sons, capables de ramener les prodiges opérés autrefois par les lyres d'Athenes & les cistres dorés de Memphis,

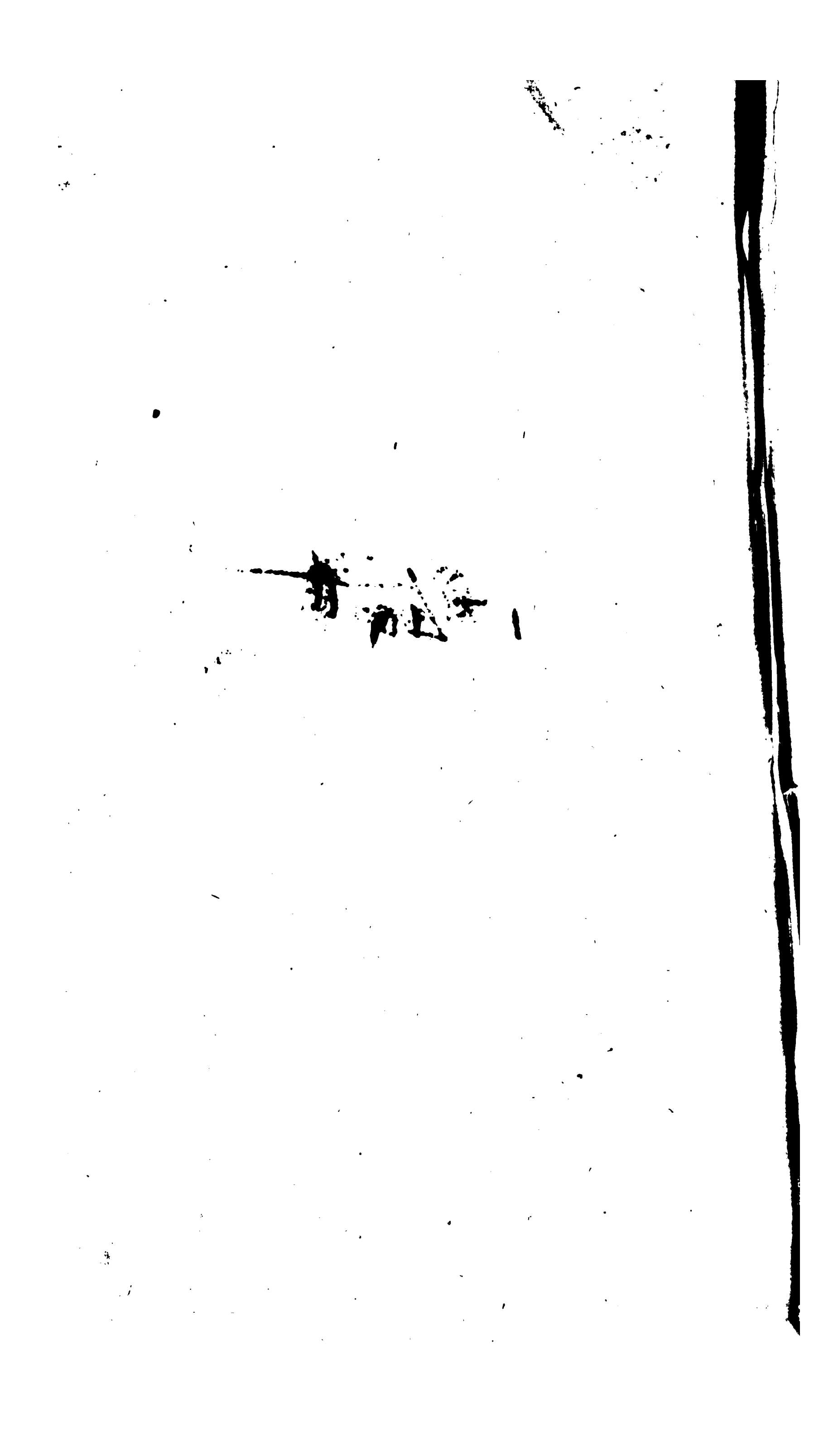
réalisent, en ce lieu, tous les enchantemens que la poésie prodigue dans ses descriptions, &, si l'on peut s'exprimer ainsi, communiquent au fluide des airs qu'ils ébranlent doucement, tous les atômes de la volupté.

Ma vue ne cesse point de parcourir l'objet ravissant que l'amour m'abandonne, & rencontre un de ces regards qui semblent tout permettre & tout demander; mes bras s'ouvrent par un instinct charmant; le même instinct y précipite la Comtesse, & forme entre nous des nœuds qu'un attrait mutuel & sympathique, change à l'heure même en une chaîne étroite & fortunée.... J'enivre à longs traits ma victime, & je partage son ivresse,... & l'amour comble de ses précieuses faveurs deux cœurs infideles.... Hélas! l'innocence tomba d'elle-même dans le piége, quand je songeois peut-être à l'en écarter, quand une étincelle du pur amour ouvroit mon ame au repentir;

& à l'inſtant où je conſommai mon forfait, je fus moins criminel qu'au moment où j'en formai l'odieuſe trame.

Fin de la premiere Partie.





1749 ₶